



HAL
open science

”A l’aube de l’art gothique, un édifice témoin : l’église de Poucharramet (Haute-Garonne)”

Christophe Balagna

► To cite this version:

Christophe Balagna. ”A l’aube de l’art gothique, un édifice témoin : l’église de Poucharramet (Haute-Garonne)”. Archéo en Savès, 2004, p. 1-28. hal-02426117

HAL Id: hal-02426117

<https://hal.science/hal-02426117>

Submitted on 3 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

A l'aube de l'art gothique, un édifice témoin : l'église de Poucharramet¹

par Christophe BALAGNA

Le petit village de Poucharramet², au cœur du Savès, abrite une remarquable église médiévale. Très bien conservée, elle est le témoin de la présence des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, à l'origine de la fondation de nombreux bourgs ecclésiastiques dans le Midi de la France. Comme nous allons le voir, l'église, seul vestige d'un vaste ensemble monumental, appartient toute entière au XIII^e siècle. En cela, elle symbolise, par son plan, son élévation et son décor sculpté, l'adoption du style gothique en vogue dans les grands centres artistiques méridionaux, tout en présentant des analogies de structure et de décor avec la période romane.

I. Quelques éléments historiques :

Poucharramet est situé au sud-ouest de Toulouse, sur l'une des terrasses moyennes de la Garonne, dans une partie du Savès où les derniers vestiges de l'étendue forêt de Bouconne sont encore bien visibles. S'il semble que cette vaste étendue boisée ait constitué un frein à la formation d'habitats, de nombreuses découvertes archéologiques ont néanmoins permis de s'assurer d'une occupation très ancienne du site, depuis l'époque préhistorique³. Des restes d'habitat gaulois ont été retrouvés et différentes prospections ont mené à la mise au jour de traces d'occupation du sol durant la période gallo-romaine. Au début du Moyen Age, la région fait l'objet d'un intense défrichement et d'une mise en valeur des terres cultivées, comme c'est le cas dans une large part du Midi de la France. Cette utilisation des ressources du sol, en dépit de la présence de nombreux galets, est en grande partie due à l'existence de différentes communautés monastiques à l'origine de regroupements de populations, bourgs ecclésiastiques, sauvetés, bastides, et de la construction de bâtiments à vocation religieuse, commanderies, prieurés, églises, hôpitaux, ou agricole, tels des granges ou des moulins⁴.

L'histoire de Poucharramet et de son église commence véritablement au début du XII^e siècle. En effet, en 1102, Aimeric de Muret donne aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem⁵ le territoire de Fustillan pour y fonder une sauveté⁶. Durant les XII^e et XIII^e

¹. Je voudrais remercier ici Alain Costes et Alain Klein pour leur aide précieuse et leur connaissance du Savès.

². Commune de Poucharramet, canton de Rieumes, arrondissement de Muret.

³. Cf. Alain Costes, *Le canton de Rieumes, Savès Patrimoine*, 1987.

⁴. Une mise au point historique, à la fois pédagogique et didactique, a été réalisée pour la Gascogne centrale, le département du Gers aujourd'hui, dont nous parlerons à plusieurs reprises dans cette étude. Cf. Benoît Cursente et Gilbert Loubès, *Villages gersois, I- Autour de l'église, à l'ombre du château*, coll. « Gascogne Insolite », Auch, 1991.

⁵. L'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem est une communauté qui naît sans doute à l'extrême fin du XI^e siècle en Palestine pour assister les pèlerins qui se rendent en Terre Sainte. Ses membres se doivent d'aider, accueillir, soigner, héberger, escorter et défendre si nécessaire les chrétiens. Petit à petit, leur mission consiste à surveiller et défendre les Lieux Saints contre les attaques musulmanes. D'hospitalier, l'ordre devient alors militaire. Placés sous le commandement d'un grand maître élu, des nobles laïcs font vœu de chasteté, d'obéissance et de pauvreté et vivent avec des chapelains assurant les offices et d'autres frères laïcs occupés à des tâches domestiques. En Occident, leur activité essentielle consiste à assurer la sécurité de tout pèlerin, c'est pourquoi ils s'établissent très souvent sur les chemins de Saint-Jacques de Compostelle, ou à proximité. Ils fondent alors une commanderie, constituée principalement d'une église et d'un hôpital. Ils exploitent des terres, pratiquent l'élevage, faisant en sorte d'acquérir des biens procurant à l'ordre des revenus pour accomplir ses tâches et ses missions en Orient. Cf. Marcel Pacaut, *Les ordres monastiques et religieux au Moyen Age*, Paris, 1993, pp. 136-137.

⁶. Cf. A. de Gauléjac, « Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Poucharramet », dans *Revue de Comminges*, 1988, pp. 53-58.

siècles, les donations affluent de la part des seigneurs locaux et petit à petit, les Hospitaliers étendent leur domaine tout autour de Poucharramet et deviennent les seigneurs spirituels de la paroisse. Ils connaissent de nombreuses mésaventures avec certains seigneurs voisins qui, jaloux de leur pouvoir et de leurs possessions, essaient de fragiliser leur influence. Tout cela conduit, en particulier au XIII^e siècle, à plusieurs conflits, notamment avec Bernard Baron, seigneur de Rieumes. Ce dernier, vassal de Bernard IV de Comminges, possède des terres dans et autour de Poucharramet. Désireux d'étendre sa domination sur les possessions des Hospitaliers, il n'hésite pas à violer leur territoire. Les religieux en appellent alors au sénéchal de Toulouse. Son fils, prénommé lui aussi Bernard, commit également des exactions envers les moines, n'hésitant pas à couper des arbres leur appartenant, à tuer leurs bêtes, à les injurier par l'intermédiaire de sa femme Ricarde, ou à les molester à coups de bâton, entre autres⁷.

II. L'église :

Grâce aux documents conservés, nous pouvons retracer les grandes lignes de l'histoire de l'église, dernier vestige de la commanderie des Hospitaliers de Poucharramet. Comme nous le verrons par la suite, l'église a été construite au XIII^e siècle⁸. En effet, elle est citée dans un long procès qui dura de 1215 à 1260. Il y est dit que l'église n'est pas entièrement voûtée⁹. Elle se prolongeait, au nord-ouest, par un grand corps de bâtiment rectangulaire, d'environ 6 m de haut. Il a malheureusement disparu au début du XX^e siècle et a été remplacé par des maisons¹⁰. Il servit sans doute dès l'origine d'hôpital et de lieu d'accueil pour les pèlerins et les gens de passage. Plus tard, il abrita le « fort » des religieux et servit de résidence pour le Commandeur. Il se composait d'un cloître quadrangulaire, au centre duquel se trouvait un puits et tout autour étaient disposées des galeries surmontées d'un étage abritant des pièces d'habitation et de réception. Au XVII^e siècle, sa destination première avait changé puisqu'on l'utilisait comme chai et grenier¹¹.

En 1367, durant la guerre de Cent Ans, le duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc, ordonne au prieur de Poucharramet de « *fortifier l'église, y faire des fossés, des embans et autres fortifications nécessaires et d'y faire le quart et garde jour et nuit, et contraindre aussi les habitants dudit lieu d'aider ledit Commandeur à faire lesdites fortifications*¹² ». L'église fut alors pourvue de mâchicoulis, créneaux, échauguettes aux angles et chemin de ronde. Des fossés et un pont-levis permettaient d'accéder aux bâtiments des religieux¹³.

⁷. Cf. A. de Gauléjac, « Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Poucharramet », dans *Revue de Comminges*, 1988, pp. 345-349.

⁸. Une église, dont toute trace a aujourd'hui disparu, précédait l'édifice actuel. Cet édifice s'est peut-être révélé trop exigu pour les hospitaliers, et ceux-ci ont décidé de le reconstruire en fonction de leurs besoins. C'est cet édifice que nous allons étudier.

⁹. Cf. P. Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », dans *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, nouvelle série, n° 7, 1971, pp. 75-129, et plus spécialement p. 127. Nous verrons plus loin que l'analyse monumentale de l'édifice confirme ces dates.

¹⁰. Ce bâtiment est encore visible sur des gravures, dessins ou cartes postales anciennes. L'une de ces dernières est reproduite dans A. de Gauléjac, « Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Poucharramet », dans *Revue de Comminges*, 1988, p. 184.

¹¹. *Idem*, pp. 183-188.

¹². *Idem*, p. 188.

¹³. De nombreux auteurs, en particulier Raymond Rey, *Les vieilles églises fortifiées*, Paris, 1925, pp. 194-195 déclarent que l'église était fortifiée dès l'origine. L'analyse archéologique ne nous permet pas d'en venir à de telles conclusions et d'ailleurs, la plupart des édifices appartenant aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem dans le Sud-Ouest de la France n'ont pas de système de fortification au XII^e siècle. On peut dès lors en conclure que le texte de 1367 correspond aux travaux de défense réalisés à l'église.

La fin du Moyen Age amorce le déclin de la communauté. En 1497, la commanderie est rattachée à celle de Boudrac et perd alors son autonomie. A la Révolution, les religieux sont chassés et les bâtiments sont vendus en tant que biens nationaux. C'est à ce moment-là que sont réalisées certaines destructions, en particulier l'arasement des tours d'angle et des créneaux¹⁴. Au XIX^e siècle, de nombreux embellissements sont accomplis : pose de nouveaux vitraux et exécution du décor peint. En même temps, on décide d'agrandir l'église en perçant trois chapelles, deux au sud, sur les première et deuxième travées, une au nord sur la deuxième travée.

III. Un plan très particulier :

L'ancienne église des Hospitaliers de Saint-Jean, désormais église paroissiale, est dédiée à saint Martin et saint Jean-Baptiste, patron de l'ordre. Entièrement construit en briques, c'est un édifice de grandes dimensions si on le compare à la taille de la sauveté qui va donner naissance au village de Poucharramet¹⁵ (fig. 1). Le premier élément remarquable de cette église est son plan. Celui-ci est extrêmement simple (plan I). Il s'agit d'un rectangle allongé, divisé en trois travées carrées, orienté ouest-est. Chaque travée est éclairée par une étroite baie en plein cintre, plus ou moins longue, percée dans les deux murs gouttereaux, tandis qu'un triplet apporte une lumière plus abondante dans la dernière travée orientale servant de chœur. A l'ouest, une fenêtre éclaire la première travée, au-dessus du portail. Ce plan, consistant en une nef à vaisseau unique et chevet plat, confirme non seulement la pérennité de formes locales anciennes et romanes, mais aussi une évolution conduisant progressivement à l'architecture gothique.

Effectivement, un certain nombre d'édifices de Gascogne centrale, aujourd'hui situés dans le département du Gers, témoigne de cette ambivalence¹⁶. En effet, dès le début de l'époque romane, de nombreuses églises, le plus souvent rurales, présentent un plan rudimentaire, répondant parfaitement aux exigences et aux besoins d'une population réduite. Ces constructions ont été inventoriées et étudiées par Paul Mesplé qui a réussi à classer ces églises suivant une typologie bien précise¹⁷. On trouve alors des églises de plan rectangulaire, généralement petites et charpentées, sans saillies extérieures de type transept, chapelles ou sacristie. Une évolution apparaît toutefois dans le plan à deux rectangles accolés, le plus étroit servant de chœur. Ce dernier peut être voûté et plus ou moins décoré pour être mis en valeur par rapport au rectangle principal, réservé aux fidèles, le plus souvent surmonté d'un simple plancher. Mais le transept et les chapelles latérales sont encore une fois absents. Ensuite, on note aussi le succès du plan rectangulaire se terminant par une abside semi-circulaire, extrêmement courant dans le Midi de la France¹⁸.

Ce qui est intéressant, c'est la persistance de cette formule au cours du XII^e siècle, mais surtout du XIII^e siècle, grâce à la présence de religieux installés sur deux des chemins menant à Saint-Jacques de Compostelle, la voie d'Arles et la voie du Puy, qui traversent la Gascogne centrale¹⁹. Parmi ces communautés, on trouve notamment des ordres hospitaliers et militaires qui fondent des commanderies, des églises et des hôpitaux, comme c'est le cas à Poucharramet. Ils viennent en aide aux pèlerins, facilitent leurs déplacements et entretiennent

¹⁴. Ces éléments défensifs, considérés comme des « signes féodaux », furent détruits en 1794.

¹⁵. En effet, l'église mesure 27 m de long, 8,50 m de large pour 12,50 m de hauteur sous voûte.

¹⁶. Il faut aussi garder à l'esprit que Poucharramet n'est situé qu'à quelques kilomètres du Gers et que la paroisse fit partie, de 1317 à 1801, du diocèse de Lombez.

¹⁷. Cf. P. Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., pp. 75-129.

¹⁸. *Idem*, pp. 75-78.

¹⁹. Cf. Gilbert Loubès, *Les chemins de Saint-Jacques dans le Gers*, coll. « Gascogne Insolite », Auch, 1989.

aussi les routes, les ponts, les chemins²⁰. Sur la voie d'Arles, qui passe par Toulouse, Auch, Lescar, on trouve des hôpitaux fondés par les moines Antonins, à Pujaudran, près de l'Isle-Jourdain, à Monlezun, près de Marciac, tandis que les Templiers s'installent à Saint-Christaud, en Pardiac. Sur la voie du Puy, qui passe par Moissac, Lectoure, Aire, on trouve une autre fondation due aux Antonins, Saint-Antoine-Pont-d'Arratz, près de Lectoure, tandis que les établissements fondés par les Templiers et les Hospitaliers de Saint-Jean y sont plus nombreux, notamment à Gimbrède, en Lectourois, ou à La Cavalerie, pour les premiers, et à Abrin, en Lomagne, ou à Sainte-Christie, en Armagnac, pour les seconds²¹.

Deux édifices, appartenant à cet environnement religieux, évoquent parfaitement la manière de construire de ces communautés. Il s'agit de l'église de l'Hôpital-Sainte-Christie, aujourd'hui sur la commune de Cravencères, à l'ouest du département du Gers, et tout près de là, de la chapelle de Lau, à Laujuzan²². La commanderie de l'Hôpital-Sainte-Christie a vraisemblablement été fondée par les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem à la fin du XII^e siècle ou au début du XIII^e siècle. En effet, certains documents montrent que l'établissement existait en 1219²³ et qu'une donation importante fut faite aux Templiers et aux Hospitaliers en 1224²⁴. Cet humble édifice religieux, dédié à saint Jean-Baptiste, patron des Hospitaliers, offre un plan simple, parfaitement représentatif des moyens et des besoins des ordres hospitaliers. Il s'agit d'un édifice composé de trois travées rectangulaires offrant un espace assez réduit de 16 m de long sur 7 m de large²⁵ et d'une hauteur d'environ 9 m (plan II).

Le bâtiment est construit exclusivement en briques plates, aux dimensions égales, comme c'est le cas pour Poucharramet. Cette élévation austère est scandée par les contreforts hauts et peu saillants placés au droit des arcs doubleaux intérieurs et disposés également aux angles de la construction (fig. 2). Au milieu de chaque travée est percée une fenêtre en plein cintre, petite et étroite, fortement ébrasée vers l'intérieur. Les percements réalisés dans les murs ouest et est rappellent ceux faits à Poucharramet : la façade occidentale est éclairée par une baie, aujourd'hui murée, placée au-dessus du portail d'entrée, totalement dépourvu de décoration, tandis que le mur oriental est percé d'un triplet, à la disposition originale, éclairant la troisième travée de l'église qui sert de chœur (fig. 3).

Les fenêtres de petites dimensions, les contreforts hauts, les murs relativement épais²⁶ s'expliquent par la voûte en berceau brisé construite au-dessus des travées de l'église. Cette

²⁰. Cf. l'ouvrage collectif, *Les ordres militaires, la vie rurale et le peuplement en Europe occidentale (XII^e-XIII^e siècles)*, Flaran 6, 1984, Auch, 1986.

²¹. Pour plus de précisions, cf. C. Balagna, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, thèse de doctorat Nouveau Régime, Université de Toulouse-Le Mirail, 2000, t. I, pp. 115-117, ainsi que « Les églises de Lau et de l'Hôpital-Sainte-Christie, prototypes de l'édifice gothique à vaisseau unique et chevet plat en Gascogne centrale », dans *Actes de la 22^e Journée des Archéologues Gersois, (Risclé 2000)*, Auch, 2001, pp. 79-97.

²². Cette petite chapelle est très peu documentée et les sources concernant sa fondation font totalement défaut. Nous ne savons donc pas s'il s'agit d'un édifice appartenant à une communauté d'ordre hospitalier ou militaire. Cependant, les ressemblances sont telles avec l'église de l'Hôpital-Sainte-Christie que l'on peut envisager l'influence de cette dernière sur la chapelle de Lau.

²³. La commanderie de l'Hôpital-Sainte-Christie a fait l'objet de la part de Charles Samaran d'une étude précise des sources. Cf. C. Samaran, *La commanderie de l'Hôpital-Sainte-Christie en Armagnac*, supplément au B.S.A.G., 1973, fasc. V, Auch, 1973, pp. 67-68.

²⁴. Cf. Antoine du Bourg, *Histoire du Grand Prieuré de Toulouse*, Toulouse, 1883, rééd. 1978, pp. 353-357, et C. Samaran, *La commanderie de l'Hôpital-Sainte-Christie...*, *op. cit.*, p. 71. Ces deux auteurs relatent que cette donation fut faite par Guillaume-Raymond de Moncade, lequel s'engage à donner aux Templiers et aux Hospitaliers ses droits sur le lieu de « Mancied ». Les deux ordres se disputaient d'ailleurs encore au XIV^e siècle pour savoir lequel allait pouvoir bénéficier de ce don.

²⁵. Bien que l'édifice soit des plus modestes, il faut noter que la largeur est plus importante que dans la plupart des édifices romans contemporains construits en Gascogne centrale. Cf. en particulier P. Mespilé, « Les plans des églises romanes du Gers », *art. cit.*, pp. 75-129.

²⁶. Les murs gouttereaux mesurent environ 1,10 m d'épaisseur, contre 0,80 m à Poucharramet.

voûte est renforcée à l'intérieur par d'épais arcs doubleaux rectangulaires reposant sur des pilastres de même profil. La liaison entre les supports et le couvrement est matérialisée par une imposte simplement moulurée qui prolonge la corniche qui court à l'intérieur de l'édifice (fig. 4). A l'extérieur, la disposition régulière des contreforts contribue à un parfait épaulement de la voûte.

L'histoire de la chapelle de Lau, située dans la commune de Laujuzan, est très mal connue²⁷. En effet, les différents documents d'archives ne mentionnent jamais ce petit sanctuaire, dédié à saint Barthélémy. L'édifice, accolé au château de Lau qui fut probablement reconstruit aux XVII^e et XVIII^e siècles, appartient à la commune et fut même, jadis, l'église paroissiale du village, avant que ne fut construite au XIX^e siècle l'actuelle paroissiale.

Ce qui frappe au premier abord, c'est la parenté entre la chapelle de Lau et l'église de l'Hôpital-Sainte-Christie. En effet, nous avons affaire à un édifice aussi long, quoique légèrement plus large, également constitué d'un rectangle divisé en trois travées, dont celle du levant est légèrement plus étroite que les deux travées occidentales (plan III). A l'intérieur (fig. 5), nous retrouvons la voûte en berceau brisé portée par des murs gouttereaux très épais et renforcée par deux arcs doubleaux rectangulaires massifs qui reposent sur des supports également rectangulaires, mais amputés de leur moitié inférieure. Nous retrouvons enfin la corniche saillante qui ceinture l'édifice à l'intérieur.

A l'extérieur, les ressemblances avec l'église de l'Hôpital-Sainte-Christie sont nombreuses : l'édifice entièrement en briques plates du pays, et sans doute construit lui aussi en une seule campagne²⁸, est épaulé par une série de contreforts méridionaux, placés dans le prolongement des doubleaux intérieurs, ainsi qu'aux angles sud-ouest et sud-est. En revanche, ces contreforts sont beaucoup plus larges et ne montent pas jusque sous la toiture (fig. 6). Quant aux baies, elles sont toujours en plein cintre et fortement ébrasées vers l'intérieur, mais elles sont aussi plus larges. Dans le mur oriental, nous retrouvons le triplet, constitué de trois fenêtres en plein cintre placées à la même hauteur²⁹, surmonté d'une baie unique plus haute et plus étroite, sans doute percée au siècle dernier.

En fait, l'étude de ces deux édifices rectangulaires qui présentent de sérieuses similitudes entre eux, ainsi qu'avec l'église de Poucharramet, doit être replacée dans un contexte architectural et chronologique bien plus large qui concerne une zone géographique beaucoup plus étendue que la seule Gascogne centrale. En effet, la comparaison avec d'autres exemples va nous permettre de mieux comprendre l'apport de ce type de construction à l'architecture gothique gasconne³⁰. Comme nous l'avons vu plus haut, le plan de ces édifices a une double origine. En effet, le territoire gascon est parsemé, à l'époque romane, d'églises rurales qui ont pu servir de modèles aux maçons du XIII^e siècle. De plus, le fait que ces constructions appartiennent aux ordres hospitaliers et militaires renforce cette dualité, car ces

²⁷. Sur la chapelle de Lau, cf. C. Balagna, *L'architecture gothique religieuse...*, *op. cit.*, t. V, pp. 411-414 et P. Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 126.

²⁸. D'après P. Mesplé, *idem*, p. 126, le petit appareil visible à la base du mur gouttereau sud proviendrait d'un édifice antérieur. Cela est tout à fait plausible mais il faudrait procéder à un examen plus précis des maçonneries et des fondations pour se faire une véritable idée.

²⁹. La baie centrale a été murée bien plus tard lorsque l'on a suspendu un tableau dans le chœur.

³⁰. Nous allons le voir, ces comparaisons vont être effectuées principalement avec la région girondine, mais il serait tout à fait possible de les étendre à tout l'ouest de la France, et en particulier avec la région limousine. En effet, les études de Claude Andrault-Schmitt, en particulier dans *Limousin gothique*, Paris, 1998, pp. 28-29 montrent l'importance du plan rectangulaire et de l'usage du berceau brisé. Ces éléments constituent dans la région un signe de progrès et de modernité. Les églises de Meymac, Arnac, Saint-Angel ou Saint-Sulpice-Laurière en font foi.

derniers se sont servis d'un plan simple et pratique, illustré par les églises de Sainte-Christie et de Lau.

En effet, le commanditaire de l'édifice a également son importance. Dans le cas que nous étudions, il s'agit d'établissements hospitaliers et militaires. S'il est très difficile de dire aujourd'hui si l'église de Lau appartient à ce type de fondation - elle n'est en tous cas jamais citée dans les listes des possessions de ces deux ordres - force est de constater que l'église de l'Hôpital-Sainte-Christie sert de modèle et fut copiée quasiment à l'identique. Les maisons-mères de ces deux ordres, établies pour la région méridionale à Toulouse, ont sans doute influencé la construction de l'église de la commanderie de Sainte-Christie. De plus, l'utilisation de la brique pour tout l'édifice est un élément qui plaide en faveur de cette hypothèse et nous verrons plus loin que d'autres édifices de Gascogne présentent les mêmes caractéristiques. Cela permet de justifier à nouveau les liens formels qui existent entre ces édifices et l'église de Poucharramet.

Si nous sortons du cadre géographique de la Gascogne centrale, et que nous comparons nos églises avec des constructions situées dans toute la région, nous remarquons des analogies troublantes. En effet, le nombre et le bon état de conservation des églises templières et hospitalières situées dans le nord de la Gascogne et dans la région bordelaise autorisent à effectuer des rapprochements fructueux. Sur le plan chronologique, l'expansion de ces ordres militaires et la construction de leurs bâtiments prennent place, pour l'ensemble de la région, dans la seconde moitié du XII^e siècle et dans la première moitié du siècle suivant. En ce qui concerne les fondations hospitalières, celles-ci se sont multipliées après la bulle du pape Calixte II (1119-1124), grâce à laquelle l'ordre a pris encore plus d'ampleur.

Charles Higounet et Jacques Gardelles ont observé l'unité et l'homogénéité de la plupart de ces constructions³¹. On remarque alors, qu'en Agenais et en Gironde, furent construites de simples salles rectangulaires dont les dimensions voisinent avec celles des édifices gersois³². Les murs qui les constituent sont généralement assez épais, « *particulièrement soignés et constitués par un blocage très dur enserré entre des pierres d'appareil moyen aux parements bien taillés* »³³. L'Agenais et le Bordelais, régions de belle pierre calcaire, répondent en cela aux églises de Lau et de l'Hôpital, elles aussi bien maçonnées de brique.

En ce qui concerne le mode de couverture, d'autres rapprochements peuvent être réalisés. La voûte en berceau brisé est le type de couverture le plus répandu, même si nous devons mentionner la variété des éléments de support. Assez souvent, cette voûte en berceau est renforcée par des doubleaux, généralement au nombre de deux, délimitant ainsi trois travées. Ces arcs sont massifs, de profil rectangulaire et à simple rouleau, comme dans nos deux édifices gersois³⁴. Quant au système d'épaulement, il montre l'utilisation de contreforts placés au droit des doubleaux intérieurs et aux angles de la construction, comme à l'Hôpital et à Lau. On trouve également des édifices simplement charpentés, et d'autres voûtés d'ogives.

Les percements réalisés sont simples : des baies plutôt étroites, à simple et double ébrasement, généralement très prononcés vers l'intérieur, et dont le profil est partout plein cintre. Il est notable de remarquer que le profil brisé est utilisé pour le couverture mais pas

³¹. Cf. C. Higounet et J. Gardelles, « L'architecture des ordres militaires dans le Sud-Ouest de la France », dans *Actes du 87^{ème} Congrès des Sociétés Savantes, Poitiers, 1962-1963*, Comité des Travaux historiques et scientifiques, Paris, 1963, pp. 173-194.

³². *Idem*, p. 176 : leur longueur varie de 15 à 25 m et leur largeur est comprise entre 5 et 7,2 m. L'église de l'Hôpital, qui mesure 16 m de long sur 7 m de large, appartient donc bien à cette série.

³³. *Idem*, p. 176.

³⁴. *Idem*, p. 178. On trouve aussi des doubleaux à double rouleau, ainsi que des doubleaux retombant sur des consoles, comme à Nomdieu, en Lot-et-Garonne, tout près de Francescas, au nord de Condom.

pour le percement des ouvertures : on est encore influencé par les formes romanes³⁵. Nous allons voir que c'est en partie le cas pour l'église des Hospitaliers de Poucharramet. L'élément le plus intéressant, c'est la présence du triplet dans le mur oriental. S'il n'est pas systématique, il éclaire le choeur de nombreux édifices, plus d'une dizaine.

Ce triplet, rare en Gascogne, est plus utilisé en Bordelais. Il faut y voir l'influence de tout l'Ouest de la France, zone géographique dans laquelle les diverses formes architecturales régionales font la part belle à cette ouverture triple que l'on rencontre d'ailleurs tant à l'époque romane qu'à l'époque gothique³⁶. Grâce à ces précisions géographiques, on se rend mieux compte de la manière dont ces formes ont pénétré plus au sud. Enfin, les portes d'entrée sont le plus souvent situées à l'ouest, parfois au nord ou au sud, et sont généralement assez sobres.

Nous devons signaler aussi que nos édifices gersois étudiés renvoient plus aux églises de l'Agenais et du Bordelais qu'à celles de la région pyrénéenne dans lesquelles les nefs à vaisseau unique se terminent généralement par une abside semi-circulaire voûtée en cul-de-four, comme c'est le cas à Luz, en Bigorre, à Caubin, Maspié et Lalouquette, en Béarn³⁷. On remarque alors encore une fois que le type de la nef rectangulaire à chevet plat se limite au Sud-Ouest et à l'Ouest de la France : Poitou, Limousin, Charente, vallée de la Loire³⁸.

Comme nous l'avons maintes fois souligné plus haut, il apparaît que le plan adopté dans les édifices hospitaliers et militaires de Gascogne est une survivance des dispositions locales antérieures. Dans la région bordelaise, en Angoumois et en Périgord, de nombreuses petites églises rurales de plan rectangulaire ont fleuri à l'époque romane. De plus, les modes de construction des édifices hospitaliers de la région gasconne et aquitaine présentent de nombreux points communs. On peut donc penser que les constructeurs de ces édifices se sont largement inspirés des multiples modèles qu'ils avaient sous les yeux et qu'ils y ont adaptés les instructions et les indications de leurs commanditaires.

Le triplet oriental, les étroites fenêtres largement ébrasées, l'adoption du berceau brisé, l'utilisation combinée du doubleau et du contrefort extérieur, la simplicité des élévations intérieure et extérieure sont les principales caractéristiques de cette série d'édifices. La présence de ces constructions dans le Sud-Ouest de la France permet de noter entre elles des analogies de construction, et l'influence d'un substrat local qui a fait à l'époque romane la part belle aux églises rectangulaires à chevet plat. Ce modèle a ensuite été utilisé par les Templiers et les Hospitaliers, car ce type architectural modeste et simple à mettre en place correspondait à leurs besoins. L'apport novateur de ces deux ordres réside dans l'adoption d'un couverture en pierre parfaitement associé à des éléments de renfort intérieur et extérieur, l'arc doubleau et le contrefort.

L'église des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Poucharramet n'est-elle influencée que par les constructions des ordres militaires du sud-Ouest de la France ? En dépit de nombreuses parentés, il semble bien que non. En effet, la position géographique de cette

³⁵. En revanche, comme en Gascogne centrale, les baies ne comportent aucun décor.

³⁶. Cf. en particulier C. Andrault-Schmitt, *Limousin gothique*, op. cit. ; Yves Blomme, *Poitou gothique*, Paris, 1993 et *Anjou gothique*, Paris, 1998.

³⁷. C. Higounet et J. Gardelles, « L'architecture des ordres militaires... », art. cit., p. 180.

³⁸. Plusieurs synthèses intéressantes ont été réalisées pour la Saintonge et l'Aunis. Elles évoquent également, en dehors d'éléments typiquement locaux, la présence de caractères déjà rencontrés dans la région bordelaise, l'Agenais et la Gascogne. Cela ne fait que renforcer l'idée d'une architecture spécifique aux ordres hospitaliers et militaires qui s'appuie à la fois sur les recommandations de l'Ordre, sur les préférences des commanditaires et sur les modes de construction locaux. On consultera alors J.-C. Bonnin, *Les commanderies templières et hospitalières du pays d'Aunis*, La Rochelle, 1982 ; *Les templiers et leurs commanderies en Aunis, Saintonge, Angoumois, 1139-1312*, La Rochelle, 1983 ; A.-M. Legras, *Les commanderies des Templiers et des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem en Saintonge et en Aunis*, Paris, 1983.

église du Savès atteste d'une influence double, gasconne et toulousaine. Si nous venons d'expliquer les liens entre cette église et d'autres situés en Gascogne centrale, il reste à démontrer en quoi consiste l'influence languedocienne. Cette relation est visible à travers la construction de la nef de la cathédrale Saint-Etienne de Toulouse, réalisée dans la première moitié du XIII^e siècle. A ce moment-là, on décide de reconstruire la cathédrale en prenant appui sur les murs de l'église romane antérieure. Aujourd'hui, sont conservées trois des quatre travées qui composaient la nef de cette cathédrale gothique. Cette « vieille nef » est considérée comme le premier édifice dans lequel on retrouve les principales caractéristiques du gothique méridional³⁹. Il s'agit d'une vaste salle de 19 m de large, proportions jusqu'alors inusitées dans l'architecture religieuse du Midi⁴⁰.

Cet édifice a été construit par l'évêque Foulque, personnalité marquante de la deuxième moitié du XII^e siècle et du premier tiers du siècle suivant. Il fut notamment marchand, troubadour, moine puis abbé de l'abbaye cistercienne du Thoronet, en Provence, enfin évêque de Toulouse de 1205 jusqu'à sa mort, survenue en décembre 1231⁴¹. Ce grand espace rectangulaire, sans bas-côtés, ni transept, était voué à l'accueil et au rassemblement du maximum de fidèles venus écouter la prédication de l'orateur. D'un point de vue chronologique, les travaux ont sans doute commencé dès l'accession de Foulque sur le trône épiscopal pour être achevés vers le milieu du siècle.

La construction de la nef de la cathédrale de Toulouse va influencer un certain nombre d'édifices contemporains du Midi de la France. En effet, à partir du deuxième quart du XIII^e siècle, les solutions architecturales utilisées à Toulouse vont se diffuser dans une zone géographique relativement vaste autour de Toulouse, en particulier en Albigeois, où l'on va adopter la formule de la nef à vaisseau unique terminée par un chevet plat. C'est par exemple le cas à l'église Notre-Dame du Bourg de Rabastens vers 1250, à Saint-Alain de Lavaur à partir de 1254, à Saint-Jean de Najac, en Rouergue, vers 1258, Ce type de plan fut aussi adopté par les ordres mendiants, mais ils remplaceront le plus souvent le chevet plat par un chœur de forme polygonale.

L'intérêt du plan de l'église de Poucharramet est donc bien visible puisqu'il correspond à deux influences qui s'expliquent par la nature des commanditaires, la date de sa mise en chantier ainsi que sa position géographique. En effet, située aux confins du Toulousain et de la Gascogne, l'église a été construite sur le modèle offert par les bâtiments élevés par les ordres hospitaliers et militaires dans le Midi de la France, et en particulier en Gascogne centrale, dans la première moitié du XIII^e siècle. Mais au même moment, ce plan rectangulaire simple est également choisi pour la reconstruction d'un chantier d'importance, la nef du siège épiscopal de Toulouse, plan qui va d'ailleurs se retrouver dans d'autres grandes églises du Midi. La conjonction de ces deux facteurs explique la relative précocité du chantier de Poucharramet qui a pu démarrer dans le premier quart du XIII^e siècle.

IV. Un mode de couverture gothique :

La nouveauté principale de l'église Saint-Martin-et-Saint-Jean-Baptiste de Poucharramet par rapport aux autres constructions des Hospitaliers de Saint-Jean de

³⁹. La bibliographie concernant cet édifice est très importante. En dernier lieu, on consultera Quitterie Cazes et Olivier Testard, « Saint-Etienne de Toulouse : de la cathédrale romane à la première cathédrale gothique », dans *Congrès Archéologique de France, Monuments en Toulousain et Comminges*, 1996, Paris, 2002, pp. 205-211.

⁴⁰. Au départ, il y avait quatre travées mais la plus orientale a disparu au XV^e siècle lors de travaux menés par Jean d'Orléans. Cela donnait alors un espace rectangulaire de 60 m de long sur 19 m de large.

⁴¹. Patrice Cabau, « Foulque, marchand et troubadour de Marseille, moine et abbé du Thoronet, évêque de Toulouse (v. 1155/1160-25.12.1231) », dans *Les Cisterciens de Languedoc (XIII^e- XIV^e s.)*, Cahiers de Fanjeaux, t. 21, Toulouse, 1986, pp. 151-179.

Jérusalem édifiées dans la première moitié du XIII^e siècle dans le Sud-Ouest de la France réside dans le mode de couverture utilisé. En effet, les constructeurs ont abandonné la voûte en berceau brisé pour une voûte d'ogives quadripartites sur plan carré, les voûtes étant séparées les unes des autres par un arc doubleau, de profil brisé (fig. 7). L'utilisation de la voûte d'ogives dans cet édifice s'est peut-être imposée au regard de la largeur intérieure de l'édifice, assez importante. De même, la proximité du chantier toulousain de la cathédrale Saint-Etienne peut expliquer les raisons de ce choix. Il est d'ailleurs pertinent de noter l'importance du profil des différents arcs dans la progression du chantier. On note effectivement que les fenêtres des murs gouttereaux et du triplet sont toutes en plein cintre, alors que les arcs doubleaux et les voussures du portail d'entrée sont de forme brisée⁴². On peut donc en conclure que le chantier a avancé d'est en ouest, avec la construction de toute la hauteur de l'édifice jusqu'au niveau des arcs, baies incluses. Ensuite, on a procédé au voûtement, faisant intervenir des voûtes d'ogives sur travées carrées reliées par des doubleaux. Enfin, on a procédé au percement du portail ouest et à la réalisation de son décor sculpté. A ce moment-là, l'arc brisé remplace totalement l'arc en plein cintre.

La ressemblance avec le chantier de la cathédrale toulousaine intervient aussi au niveau des matériaux, puisque la brique est à nouveau utilisée pour les parties portantes : arcs doubleaux, arcs formerets et nervures sont construits en briques⁴³. En revanche, les clefs de voûte sont en pierre, pour une meilleure liaison entre les différents éléments, ainsi que les supports des arcs, consoles ou chapiteaux. A l'extérieur, les contreforts, hauts et larges, sont également en briques et ils s'amincissent à leur extrémité supérieure, sans doute retaillés au moment de la fortification de l'édifice au XIV^e siècle. Placés dans l'axe des arcs doubleaux, ils épaulent parfaitement la voûte d'ogives.

Ici s'arrête la ressemblance avec la cathédrale Saint-Etienne. En effet, dans ce dernier édifice, on note des difficultés à unifier les différentes parties de l'élévation puisque les nervures de profil rectangulaire retombent en sifflet ou en biseau entre le support et le mur de manière maladroite. A Toulouse, cela dénote une influence cistercienne qui peut s'expliquer par la personnalité de l'évêque Foulque, lequel, en tant qu'ancien moine cistercien, a probablement fait appel à des maçons faisant partie de son entourage. D'ailleurs ce type de couverture comportant des arcs doubleaux, des clefs de voûte et des nervures en sifflet s'observe dans de nombreux édifices cisterciens de la fin du XII^e siècle et du premier quart du XIII^e siècle dans le Midi de la France. Encore une fois, les édifices cisterciens de Gascogne centrale peuvent fournir de nombreux éléments de réponse⁴⁴.

Le voûtement de l'église de Poucharramet témoigne d'améliorations par rapport à Toulouse. Tout d'abord, les nervures ont perdu leur profil quadrangulaire massif pour une mouluration plus recherchée, bien que les doubleaux et les formerets soient restés rectangulaires. Il s'agit d'un intrados plat séparé des deux côtés par un cavet assez prononcé d'un large méplat. Cela démontre la volonté de mettre en valeur les nervures par rapport au reste du voûtement et de les alléger pour des raisons esthétiques (fig. 8). Ensuite, on remarque que le système de retombée des nervures apparaît mieux compris qu'à Toulouse. Ici, la nervure conserve son profil à sa base et est reçue par la saillie du tailloir (fig. 9). Ainsi, chaque élément de la voûte possède son propre support : le doubleau repose sur une énorme console surmontée d'un chapiteau et d'un tailloir qui forme un retour à l'angle pour accueillir

⁴². Le clocher-mur occidental possède cinq ouvertures superposées de forme brisée. Il peut appartenir à la fin du chantier ou être plus tardif

⁴³. Le détail de l'appareil est difficilement visible aujourd'hui à cause du décor peint du XIX^e siècle. En revanche, l'extrados des voûtes est apparent.

⁴⁴. C'est par exemple le cas à Flaran, près de Valence-sur-Baïse, à Berdoues, près de Mirande ou à Planselve, près de Gimont. Cf. C. Balagna, *L'architecture gothique religieuse ...*, op. cit., t. I, pp. 56-101.

la nervure. Quant aux formerets, ils reposent sur une console plus petite qui reprend la structure et la composition du chapiteau central surmonté de son tailloir (fig. 9).

En observant en détail le système des retombées, on remarque quelques différences de structure et de modénature qui plaident en faveur d'une progression bien précise de la construction des voûtes. En effet, les supports des doubleaux, nervures et formerets de la première travée diffèrent sensiblement de ceux séparant la deuxième travée de la travée de chœur. Pour le premier doubleau, la console est constituée d'une succession de tores horizontaux alternant avec des méplats et surmontée d'un chapiteau rectangulaire dont la corbeille concave reçoit le décor sculpté. Quant à la nervure, elle repose de manière encore un peu gauche sur le retour que forme, dans l'angle, le tailloir du chapiteau avec le tailloir de la console qui supporte la base de l'arc formeret (fig. 10).

En revanche, le système est mieux compris pour le doubleau suivant. Ce dernier repose sur une console de moindres dimensions, constituée ici de deux tores reliés par un cavet, par l'intermédiaire d'un large tailloir prismatique qui coiffe également deux consoles polygonales placées à la retombée des nervures. Nous avons donc ici une adéquation plus harmonieuse entre l'arc et son support puisque la nervure repose, grâce à la largeur plus importante du tailloir, sur une console spécialement conçue à cet effet. Doubleaux et nervures sont alors ici mis en valeur au détriment des formerets, accueillis par un culot simplement mouluré, mais toujours unifié au tailloir principal (fig. 11).

Enfin, les supports disposés aux quatre angles de l'église renforcent l'hypothèse d'une mise en place des voûtes d'ouest en est. Aux angles nord-ouest et sud-ouest, nous retrouvons le tailloir mouluré de cavets et de tores qui accueille en son centre la retombée de la nervure légèrement amincie (fig. 12), tandis qu'aux angles nord-est et sud-est, on retrouve une partie du système cohérent décrit plus haut puisque la nervure repose parfaitement sur une console prismatique surmontée de ce tailloir biseauté dont les retours sont placés à la base des arcs formerets (fig. 13).

Si la construction de l'édifice s'est déroulée d'est en ouest, on peut penser que son voûtement s'est fait d'ouest en est, avec probablement un arrêt dans sa mise en œuvre entre la deuxième et la troisième travée. Cela a entraîné une transformation subtile dans l'élévation, due peut-être à un changement de maître d'œuvre. En tout cas, la date de 1252 visible sur le pourtour de la clef de voûte de la deuxième travée correspond au voûtement de l'édifice vers le milieu du siècle.

Dans la deuxième moitié du XIII^e siècle et au début du XIV^e siècle, ce type d'édifice religieux à nef à vaisseau unique et chevet plat va connaître un deuxième souffle, toujours par l'intermédiaire des commanditaires hospitaliers et militaires. En effet, d'autres constructions vont être édifiées, en intégrant totalement les nouvelles techniques de construction, apparues dans des églises gasconnes de la première moitié du XIII^e siècle.

Encore une fois, nous pouvons effectuer de fructueux rapprochements avec une autre construction religieuse de Gascogne centrale. Il s'agit de l'église de Saint-Christaud⁴⁵, située au sud-ouest de l'actuel département du Gers, sur la voie de pèlerinage qui va d'Arles, en passant par Toulouse, à Compostelle. Cela explique pourquoi l'église est dédiée à saint Christophe, patron des voyageurs. Tout concourt à rapprocher Saint-Christaud de Poucharramet. Tout d'abord, le village de Saint-Christaud est probablement une sauveté fondée par les Templiers, auxquels a succédé une communauté de moines Antonins, venus de Toulouse. Ils y auraient établi un hôpital dédié aux pèlerins et aux voyageurs ainsi qu'une église, celle que l'on peut admirer aujourd'hui, qui a remplacé un premier édifice religieux, qu'Oger, comte de Pardiac, a donné à l'archevêque d'Auch en 1088.

⁴⁵. Cf. C. Balagna, *L'architecture gothique religieuse ...*, op. cit., t. I, pp. 123-132.

L'église, aujourd'hui paroissiale, est intéressante à plus d'un titre. C'est tout d'abord un édifice parfaitement bien conservé qui n'a subi que quelques transformations de détail au cours du XIX^e siècle⁴⁶ et qui jouit d'une situation remarquable, placé tel un joyau sur la crête d'un promontoire rocheux qui domine la région et dont le panorama s'étend au sud jusqu'aux Pyrénées. Ensuite, la construction peut être bien datée, non seulement par l'analyse archéologique, mais également grâce à une inscription gravée sur une pierre carrée de 80 cm de côté, conservée au musée des Augustins de Toulouse. Cette inscription, que l'on a retrouvé sur un des supports de l'église révèle que « *l'an 1260, Pierre de Monlaur fit faire ce pilier pour l'âme des siens, de son père et de sa mère, et pour celles et ceux de tout son lignage, déjà nés ou encore à naître* ». On peut donc en conclure que ce seigneur local a participé financièrement à la construction de l'église, laquelle était en construction au milieu du XIII^e siècle. C'est donc un édifice tout à fait contemporain de l'église de Poucharramet.

L'église, qui mesure environ 26 m de long et 10 m de large, c'est-à-dire des dimensions très proches de l'église savésienne, lui ressemble aussi au niveau du plan puisque c'est un édifice rectangulaire divisé en trois travées presque carrées (Plan IV). C'est aussi le plan des églises de l'Hôpital-Sainte-Christie et de Lau mais traité de manière plus monumentale. A l'extérieur, comme à Poucharramet, la qualité de la construction frappe par l'harmonie des parements de brique, matériau tout à fait original dans cette région de pierre qui confirme la provenance « toulousaine » de cette communauté de moines Antonins, par la régularité du percement des fenêtres en plein cintre à double ébrasement et par l'impression de stabilité qui se dégage des contreforts massifs placés au droit des arcs doubleaux et aux extrémités du bâtiment, de manière perpendiculaire l'un à l'autre (fig. 14). Tous ces éléments confèrent à l'édifice une grande simplicité et une admirable rigueur.

C'est véritablement à l'intérieur qu'on peut juger des rapprochements à effectuer avec l'église de Poucharramet. La nef, constituée de trois travées dont la plus orientale sert de chœur, est surmontée d'une voûte d'ogives quadripartites qui se prête admirablement au plan carré des travées. Les nervures aux angles abattus aboutissent à une véritable clef de voûte circulaire et sculptée.

La nouveauté réside surtout dans l'élévation intérieure et dans le système des retombées des nervures et des supports. Ici, le problème des tâtonnements et des maladresses de Poucharramet a été parfaitement résolu. Les larges doubleaux de brique, eux aussi chanfreinés, épaulent la voûte également en brique et retombent sur des pilastres saillants. Un chapiteau-frise marque la retombée de cet arc. Les nervures et les arcs formerets prismatiques, reposent sur un élément qui leur est réservé. Le pilastre central est accosté de deux supports rectangulaires plus petits qui reçoivent, l'un l'arc diagonal, l'autre l'arc formeret (fig. 15). Quant à la frise sculptée, elle se prolonge sur les supports latéraux, renforçant l'unité de l'ensemble. Dans les angles, le système répond à celui des doubleaux : deux fins pilastres placés perpendiculairement reçoivent la retombée des formerets latéraux, tandis que la console placée au centre accueille la nervure (fig. 16).

A l'extérieur, l'ensemble est épaulé par les contreforts très larges et très saillants placés au niveau des doubleaux de la nef et jumelés en équerre aux extrémités ouest et est de l'édifice⁴⁷. Ils témoignent du sérieux des constructeurs et de la solidité de l'ouvrage. On peut désormais juger des accointances entre Poucharramet et Saint-Christaud. On peut simplement remarquer que le mode de couverture et surtout la liaison entre supports et arcs paraissent plus aboutis dans l'église gersoise que dans l'église des Hospitaliers de Saint-Jean. C'est

⁴⁶. *Idem*, t. VI, pp. 697-703.

⁴⁷. Ce système de double épaulement aux angles se retrouve dans d'autres édifices religieux de Gascogne centrale, cf. C. Balagna, *L'architecture gothique religieuse ...*, op. cit., t. I, pp. 133-178.

pourquoi on datera le voûtement de la nef de Saint-Christaud du troisième quart du XIII^e siècle.

V. Un décor sculpté de transition :

La présence d'un décor sculpté à l'intérieur et à l'extérieur de l'édifice constitue le troisième aspect intéressant de l'église de Poucharramet. Il concerne les trois clefs de voûte, les chapiteaux et les consoles situés à la retombée des arcs, ainsi que le portail occidental. Comme nous allons le voir, ce décor a vraisemblablement été réalisé en deux, voire trois campagnes distinctes correspondant à la marche des travaux et il est encore une fois caractéristique des différentes influences artistiques dont l'église a bénéficié.

Les clefs de voûte, construites en pierre pour plus de solidité, sont de forme circulaire et accueillent une décoration sculptée différente à chaque fois⁴⁸. La première présente en son centre un cartouche blasonné au milieu duquel est dressé un griffon ailé, paraissant prendre appui sur l'un des montants du blason (fig. 17). D'après certains auteurs⁴⁹, ce blason aurait été mutilé à la Révolution et pourrait correspondre aux armes de Raimond de Caniac, prieur de Poucharramet de 1242 à 1253. Si cette hypothèse est pour l'heure invérifiable, elle est séduisante car elle confirme la datation fournie par l'analyse monumentale. Nous pouvons à nouveau établir des parallèles avec l'église de Saint-Christaud. En effet, les trois clefs de voûte de l'église sont sculptées et celle de la première travée est également de forme circulaire, enserrant un blason orné de fleurs de lys, rappelant sans doute ici le contexte politique méridional avec la présence de la famille royale capétienne à Toulouse depuis la signature du traité de Meaux-Paris en 1229⁵⁰.

La deuxième clef est plus originale car elle fournit une date tout à fait précise. Encore une fois, de nombreux auteurs affirment que la date de 1252 est inscrite sur le pourtour de la clef. Malheureusement, il nous est impossible de vérifier cette allégation. Il faut donc prendre cet indice chronologique avec beaucoup de précaution bien qu'il corresponde encore une fois à l'étude archéologique. Le décor sculpté est très intéressant. On y voit un personnage masculin, debout, dont les pieds reposent sur le pourtour de la clef, sa hauteur correspondant au diamètre de celle-ci. Il porte une longue robe surmontée d'une tunique qu'il ramène sur lui de sa main gauche, main avec laquelle il tient un livre fermé. Il bénit de la main droite et son visage est nimbé. A sa droite, on aperçoit un blason divisé en quatre quartiers vides de tout signe (fig. 18). Il pourrait s'agir ici de saint Martin, évêque de Tours, auquel l'église est en partie dédiée. D'ailleurs, on retrouve saint Martin sur le portail occidental. Placé sur la clef centrale de l'église, le saint occupe une position privilégiée, précédé peut-être par les armes du commanditaire de l'église. Nous sommes là dans un esprit parfaitement gothique, dans lequel l'architecture sert de support à la mise en place d'un décor ayant un rapport avec le vocable de l'église. Remarquons encore une fois la ressemblance avec Saint-Christaud puisque la clef placée au-dessus de la travée de chœur présente l'image d'un évêque crossé et mitré, joignant les mains dans une attitude de recueillement et de prière au-dessus de l'autel principal⁵¹.

La troisième clef de voûte, située au-dessus du chœur évoque parfaitement la destination liturgique de cette dernière travée. En effet, s'y trouve représenté l'*Agnus Dei* à

⁴⁸. Ces clefs sculptées sont recouvertes de peintures dont il est difficile, sans un examen plus précis, de connaître exactement la date d'exécution. On peut légitimement penser qu'elles ont été réalisées en même temps que la décoration peinte de tout l'intérieur de l'église, au XIX^e siècle.

⁴⁹. En particulier Théophile Despis, *Notes archéologiques sur l'église fortifiée de Poucharramet*, Toulouse, 1914. Cette hypothèse est reprise par Caroline Miquel, « Monuments et mobilier de la période médiévale du canton de Rieumes (Haute-Garonne) », dans *Archéo en Savès*, n° 12, octobre 1997, pp. 33-64.

⁵⁰. Cf. C. Balagna, *L'architecture gothique religieuse ...*, op. cit., t. I, pp. 123-132.

⁵¹. *Idem*.

l'étendard, thème très souvent placé au-dessus du maître-autel de l'église (fig. 19). L'agneau porte le nimbe crucifère, rappelant ainsi le sacrifice du Christ et l'étendard porte en son centre une croix rouge, symbole de la Passion. On retrouve très fréquemment, aux XIII^e et XIV^e siècles, en particulier en Gascogne centrale mais aussi dans d'autres régions du Midi de la France, le thème de l'*Agnus Dei* sculpté sur la clef de voûte se trouvant au-dessus du chœur⁵². C'est notamment le cas dans l'église abbatiale de Pessan, de style gothique rayonnant et reconstruite à la fin du XIII^e siècle⁵³, ou dans l'église abbatiale de Simorre, reconstruite à la fin du XIII^e siècle et au début du XIV^e siècle⁵⁴ et probablement influencée par le chantier de Pessan qu'on peut considérer comme novateur pour la Gascogne centrale.

Si l'ornementation des clefs de voûte correspond parfaitement à l'adoption du style gothique vers le milieu du XIII^e siècle, le reste du décor intérieur qui est placé à la retombée des nervures, arcs formerets et arcs doubleaux témoigne pour sa plus grande part des difficultés qu'ont les sculpteurs du temps à s'affranchir des formes et des conventions de l'époque romane. En effet, nous sommes à une période de transition artistique, entre les derniers feux jetés par la sculpture romane encore très vivace dans cette partie du Midi de la France au XIII^e siècle, et l'arrivée inéluctable d'un style original et nouveau qui commence à se diffuser dans les édifices religieux ayant adopté la voûte d'ogives.

D'ailleurs, l'emplacement, la structure et le décor de ces éléments sculptés confirment la datation proposée pour le couverture de l'édifice. Aux angles nord-ouest et sud-ouest, la sculpture évoque par certains côtés l'époque romane. Au nord-ouest, placée directement sous la nervure, on trouve un visage humain, en fort relief et aux traits grossiers, encadré par une chevelure retombant sur les côtés du visage en formant un léger bourrelet qui pourrait rappeler de façon médiocre la « mode saint Louis », en vogue dans la sculpture gothique méridionale du XIII^e siècle et du début du siècle suivant⁵⁵, alors que la frange composée de traits verticaux légèrement incisés occupe toute la largeur du visage et est implantée très bas sur le front. L'autre élément intéressant réside dans la manière qu'a utilisée le sculpteur pour accueillir l'angle des arcs formerets puisqu'on y trouve deux étroites feuilles lisses se terminant en une boule attachée à l'extrémité supérieure de la feuille, dans la plus pure tradition de la sculpture cistercienne de la fin du XII^e siècle et de la première moitié du XIII^e siècle⁵⁶ (fig. 20). A l'angle sud-ouest, la scène oppose de manière très réussie un homme, couronné et portant un long vêtement aux plis verticaux, à deux dragons aux ailes déployées qu'il tente d'étouffer avec ses bras tout en les maintenant fermement contre lui (fig. 21). Le thème évoquant la lutte entre les forces du bien et celles du mal, la composition rigoureuse, le traitement du corps des oiseaux et de leurs ailes peuvent rappeler de façon assez lointaine la sculpture de l'atelier du maître de la Porte des Comtes à Saint-Sernin de Toulouse à la fin du XI^e siècle⁵⁷, dont on retrouvera le style dans bon nombre d'édifices religieux des environs de Toulouse, de Gascogne ou de l'Albigeois jusque vers le milieu du siècle suivant.

⁵². Cf. Michèle Pradalier-Schlumberger, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique, XIII^e-XIV^e siècles*, Toulouse, 1998, pp. 45-117.

⁵³. Cf. C. Balagna, *L'architecture gothique religieuse ...*, op. cit., t. I, pp. 142-153.

⁵⁴. *Idem*, pp. 153-163.

⁵⁵. Cf. M. Pradalier-Schlumberger, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique ...*, op. cit., pp. 45-117.

⁵⁶. Encore une fois, les rapprochements avec les édifices cisterciens de Gascogne centrale sont tout à fait pertinents, cf. C. Balagna, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, op. cit., t. I, pp. 56-101 ; « Quelques chapiteaux romans et gothiques de l'ancienne abbaye de La Case-Dieu (Gers) », dans *Actes de la 21^e Journée des Archéologues Gersois, (Vic-Fezensac 1999)*, Auch, 2000, pp. 100-133 ; « Le fonds lapidaire du musée des Beaux-Arts de Mirande (Gers) », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXI, 2001, pp. 111-118.

⁵⁷. Cf. Abbé Jean Cabanot, « Le décor sculpté de la basilique Saint-Sernin de Toulouse », dans *Bulletin Monumental*, 1974, pp. 99-145.

La sculpture du premier arc doubleau, côté nord et côté sud, exprime elle aussi la difficulté à se libérer des traditions locales. C'est particulièrement le cas côté sud, où l'on trouve des motifs tour à tour romans et gothiques. En effet, sur le chapiteau central, sont utilisées des feuilles rappelant la flore naturaliste gothique avec une feuille de vigne et deux feuilles de chêne sur les côtés, et deux lions adossés, au corps démesurément long et à la gueule disposée à chaque angle (fig. 22).

Ces lions rappellent d'ailleurs un type iconographique et stylistique présent dans des édifices de Gascogne, dans l'abbatiale de Saint-Sever-sur-l'Adour⁵⁸, dans la crypte Saint-Girons d'Hagetmau⁵⁹ ou dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste de Mazères à Castelnaud-Rivière-Basse⁶⁰, dans le premier quart du XII^e siècle. Il s'agit du « lion souriant » ou « lion passant » aux traits spécifiques : il est élancé, la tête est haute, les attaches fines et souples, d'une grande élégance. La tête est légère, le museau proéminent, la gueule largement fendue, semblant sourire, les yeux et le nez sont traités à la façon humaine, les oreilles sont petites, triangulaires et pointues, les bouclettes retombent sur le front, sur le dos, le poitrail, tandis que le reste du corps est lisse. Quant à la queue, elle passe entre les membres postérieurs et remonte sur le flanc (fig. 23). On peut voir toute la différence de qualité entre l'œuvre originale et son dernier avatar réalisé plus d'un siècle plus tard : à Poucharramet, l'harmonie des proportions est inexistante et le soin apporté au traitement de détail a totalement disparu. Enfin, remarquons que la queue des lions évoque une véritable feuille, amorce du feuillage gothique (fig. 24).

Les consoles placées à la base des arcs formerets sud et nord de la première travée, ainsi que le décor du chapiteau central du doubleau nord témoignent du succès du bestiaire médiéval, peuplé d'animaux réels et fantastiques. A Poucharramet, l'accent porte plus sur les animaux fantastiques dont la signification reste d'ailleurs assez obscure. Au sud, les deux consoles des formerets présentent deux harpies⁶¹, l'une dirigée vers l'ouest les ailes déployées, l'autre dirigée vers l'est les ailes repliées. La première semble couronnée, tandis que la deuxième porte une sorte de courte coiffe triangulaire, pouvant ressembler à une mitre (fig. 25). Ces animaux mythologiques sont très présents dans la sculpture romane du XII^e siècle, dans le Midi de la France et dans le Nord de l'Espagne. Côté nord (fig. 26), le chapiteau central met en présence un oiseau au visage léonin, debout sur ses pattes, dont les ailes déployées sont dévorées par deux petits animaux dressés sur leur queue pouvant ressembler à un basilic, animal fantastique très présent dans l'iconographie romane. Quant aux deux consoles latérales, celle de gauche reprend le principe de la harpie mais sans les ailes, la tête toujours surmontée d'un bonnet triangulaire et la queue terminée en une demi-feuille. A droite, un hibou, les pattes posées sur le tore inférieur de la console, est entouré d'une fleur pouvant figurer une marguerite⁶² et d'une tige végétale donnant naissance à de petites feuilles de chêne.

Que peut bien signifier tout ce bestiaire fantastique ? Le sculpteur a peut-être laissé libre cours à son imagination sans recourir à un programme iconographique précis, tout en faisant allusion à des formes, des motifs présents depuis longtemps dans la sculpture romane méridionale dont on voit ici qu'elle a perduré au moins jusqu'au milieu du XIII^e siècle. Pour

⁵⁸. Cf. Abbé J. Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Paris, 1987.

⁵⁹. *Idem.*

⁶⁰. Cf. Abbé J. Cabanot, « L'église Saint-Jean de Mazères et le problème des origines de la sculpture romane dans le sud-ouest de la France », dans *Bulletin de la Société de Borda*, 1969, pp. 409-435.

⁶¹. Certains auteurs parlent de chimère. Ici le terme de harpie correspond plutôt à ce type de créature, au corps d'oiseau et au visage de femme.

⁶². C. Miquel, « Monuments et mobilier de la période médiévale ... », art. cit., p. 42 propose d'y voir la représentation d'un tournesol. Mais il ne faut pas se laisser abuser par le décor peint, cette plante n'ayant été introduite en France qu'à partir du XVI^e siècle.

certain auteurs⁶³, la présence des oiseaux à tête humaine coiffés d'un bonnet pourrait évoquer une vengeance ecclésiastique destinée à tourner en dérision un évêque. La harpie couronnée pourrait tout aussi bien être destinée à ridiculiser seigneurs et puissants, sinon des monarques. Il est d'ailleurs mentionné un procès entre les religieux de Poucharramet et l'évêque de Comminges en 1334. Malheureusement, ce procès s'est tenu presque un siècle après la réalisation de ce décor sculpté dont le caractère rustique et naïf le fait appartenir tout entier au XIII^e siècle. Mais cette erreur chronologique ne suffit pas à rejeter cette hypothèse. On a pu voir qu'au XIII^e siècle, les Hospitaliers de Saint-Jean connurent de nombreux soucis avec des seigneurs laïcs. Pourquoi n'en eurent-ils pas avec des religieux ? On sait que ces ordres militaires et hospitaliers, dépendant directement du Pape, connurent parfois des conflits avec des chapitres séculiers et des évêques, en particulier sur des questions de droit ou de possession de biens agricoles et immobiliers. Quant au point de vue stylistique, il semble que tous ces éléments sculptés appartiennent au même artiste. En effet, les traits des visages, les postures, le tracé des mèches sur les animaux sont partout identiques.

A partir du doubleau suivant, celui séparant la deuxième travée de la travée de chœur, le décor se fait plus rare, les références au style gothique contemporain sont plus nettes, tandis que celles rappelant la tradition romane ont tendance à disparaître. Côté sud (fig. 11), nous n'avons plus que deux consoles d'angle servant à matérialiser la naissance des nervures. A droite, la console est polygonale et lisse, à l'exception d'un bouton de fleur à sa base. A gauche, on voit deux oiseaux affrontés, aux cous entrelacés, en train de se battre. Au nord, la scène de combat est reproduite sur la console de gauche. Deux quadrupèdes placés l'un au-dessus de l'autre et s'entre-dévorant ont remplacé les deux oiseaux d'en face (fig. 27). A droite, je propose de reconnaître une tête de porc au museau saillant et aux oreilles pointues tient dans sa gueule des feuilles de chêne aux tiges desquelles sont accrochés des glands peu ressemblants (fig. 28). Enfin, les deux consoles des angles nord-est et sud-est appartiennent également à ce monde toujours médiéval mais moins imaginaire. Au sud-est, une tête de bélier aux larges cornes est soulignée d'une frise végétale (fig. 29), tandis qu'au nord, une tête humaine, au cou énorme et coiffée à la mode Saint Louis soutient le départ de la nervure (fig. 30). Ici, la chevelure a fait l'objet d'un soin particulier, traitée en fines mèches superposées donnant l'illusion de la profondeur sur les côtés du visage. De nombreux édifices méridionaux de la deuxième moitié du XIII^e siècle et de la première moitié du siècle suivant arborent ce type de console à visage masculin ou féminin, encadré par une chevelure identique. Encore une fois, l'architecture gothique religieuse de Gascogne centrale permet de faire de nombreux rapprochements, ainsi que des édifices de la deuxième moitié du XIII^e siècle, influencés par les grands chantiers languedociens⁶⁴.

On le voit, la sculpture de cette partie orientale de l'église est bien différente de celle visible dans sa partie occidentale. Supports, compositions d'ensemble, motifs utilisés et style paraissent totalement correspondre à l'achèvement de l'édifice au début de la deuxième moitié du XIII^e siècle. La sculpture est ici véritablement gothique : abandon de motifs fantastiques, accent porté sur la représentation d'un monde réaliste, peuplé d'animaux qui se battent ou se nourrissent, accompagné par une figure humaine traitée de manière naturaliste. D'ailleurs, la figure du porc et celle du bélier évoquent pleinement le monde contemporain de

⁶³. Cf. T. Despis, *Notes archéologiques sur l'église fortifiée de Poucharramet*, op. cit. ; A. de Gauléjac, « Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ... », art. cit., pp. 183-188 ; C. Miquel, « Monuments et mobilier de la période médiévale du canton de Rieumes (Haute-Garonne) », art. cit., pp. 33-64.

⁶⁴. Cf. C. Balagna, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, op. cit., t. I, pp. 179-357 et M. Pradalier-Schlumberger, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique ...*, op. cit., pp. 45-117.

la construction du sanctuaire, celui des Hospitaliers de Saint-Jean. S'ils viennent en aide aux pèlerins et aux malades, vivant dans la chasteté, la pauvreté et l'obéissance comme la plupart des communautés monastiques d'Occident, ils possèdent également des terres qu'ils cultivent et des animaux qu'ils élèvent. Porcs, moutons, brebis, bœufs font donc partie de l'univers des moines. Il est donc normal que l'on retrouve ces animaux à l'intérieur des édifices religieux, où nourritures matérielles et spirituelles sont intimement liées.

Nous devons terminer l'étude du décor sculpté de l'église de Poucharramet par son portail occidental qui représente le mieux la transition entre sculpture romane et sculpture gothique (fig. 31). De forme nettement brisée, il se compose d'une série de quatre voussures en brique, celle de l'intérieur étant reçue sur une mince colonnette de pierre surmontée d'une imposte formant retour, tandis que les trois autres reposent par l'intermédiaire de chapiteaux sur des colonnettes de marbre. La mouluration des rouleaux, constituée d'une alternance de tores, de gorges et de filets, évoque la sculpture sur pierre et témoigne des possibilités esthétiques qu'offre la brique. L'ensemble est surmonté d'une archivolt composée de briques rectangulaires toutes simples (fig. 32).

Cette structure générale évoque parfaitement les nouveaux canons de la sculpture monumentale dans le Midi de la France au XIII^e siècle. En effet, à la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e siècle, on note la transformation progressive du portail roman, dans la région toulousaine. La grande composition du XII^e siècle, telle qu'on peut la voir à la Porte Miègeville de Saint-Sernin de Toulouse, à Saint-Pierre de Moissac ou à la cathédrale de Cahors, qui peut comprendre tympan, chapiteaux historiés, voussures décorées, linteau, ébrasements sculptés disparaît petit à petit au profit d'un type de portail d'entrée plus simple, sans tympan, dont les ébrasements latéraux disparaissent et dans lequel les chapiteaux historiés sont écartés au profit de compositions à dominante ornementale, puis totalement végétale.

En ce sens, le schéma général du portail de Poucharramet dérive probablement du portail occidental de l'église des Jacobins de Toulouse, mis en place vers 1234⁶⁵ (fig. 33). Bien qu'il soit encore de forme plein cintre, on remarque la multiplication des voussures de briques moulurées à la manière de la pierre de taille. Elles reposent sur des colonnettes en pierre ou en brique par l'intermédiaire de chapiteaux essentiellement végétaux. Ce portail illustre bien la sculpture gothique méridionale du premier tiers du XIII^e siècle : une composition d'ensemble austère, en place depuis le dernier quart du XII^e siècle, l'abandon du tympan, des séries de voussures nues moulurées en tore et encore en plein cintre, l'utilisation de plus en plus importante de la brique. De plus, on retrouve ici l'idéal de pauvreté affiché par les communautés cisterciennes et les ordres mendiants car les compositions historiées disparaissent au profit d'une décoration ornementale et végétale de plus en plus naturaliste.

Cette recherche du feuillage naturel, déjà entrevue à l'intérieur de l'église, réapparaît de manière plus réussie sur le portail occidental. Les feuilles d'acanthé et palmettes de l'époque romane ainsi que les feuilles d'eau lisses ou à boules de la sculpture cistercienne ont disparu au profit d'une flore généralisée que le sculpteur réalise en prenant modèle sur des compositions végétales existant dans la nature. On le voit très bien sur les piédroits du portail où une large imposte relie visuellement l'ouverture du portail et les ébrasements latéraux. On voit que le chapiteau de la colonnette, placé au-dessus d'un astragale biseauté symbole du changement de la modénature, se noie dans la structure rectangulaire à l'intérieur de laquelle se déploient de belles feuilles de lierre délicatement ourlées et échancrées⁶⁶ (fig. 34). Ce

⁶⁵. Cf. Marcel Durliat, « Le portail occidental de la première église des Jacobins à Toulouse », dans *Société de l'histoire de l'art français*, 1978, pp. 47-55.

⁶⁶. Le chapiteau extérieur de l'ébrasement de gauche présente en son centre un bouton de fleur traité de manière réaliste.

feuillage au naturel va ensuite caractériser le portail gothique du XIV^e siècle dans le Midi de la France.

En revanche, le portail de Poucharramet n'intègre pas ce type de feuillage dans sa totalité puisqu'il laisse encore une grande place dans les ébrasements à des compositions mêlant figure humaine et figure animale. Celles-ci sont disposées sur des chapiteaux tronconiques liés à la colonne par un astragale biseauté. Comme c'est souvent le cas dans cette sculpture prégothique, le tailloir est désormais incorporé à la corbeille, de façon débordante, pour encadrer les scènes et les mettre en valeur sous une arcature trilobée placée à l'intérieur d'un encadrement rectangulaire⁶⁷ (fig. 35).

On peut facilement expliquer la présence de ce cadre architecturé sur les chapiteaux de Poucharramet. Les deux portails nord et ouest de la chapelle des Templiers de Montsaunès, située dans le diocèse de Comminges à l'entrée de la vallée du Salat, appartiennent aux années 1200 et peuvent être considérés comme le point de départ d'un type de portail que l'on peut voir en Languedoc jusqu'au XIV^e siècle. Ils présentent cette structure évoquant l'intérieur d'un bâtiment et servant à mettre en valeur les scènes historiées (fig. 36). En revanche, les chapiteaux de Montsaunès illustrent des épisodes tirés de l'Enfance du Christ traduisant l'influence d'ateliers romans toulousains⁶⁸, alors qu'à Poucharramet, les thèmes historiés ont quasiment disparu, justifiant ainsi une mise en place du portail assez tardive.

Comme à l'intérieur, deux des trois chapiteaux de droite évoquent des scènes de combat entre des animaux (fig. 35). Il semble que l'on puisse reconnaître pour le chapiteau du milieu deux lions enlacés, se dévorant l'un l'autre dans une composition très dynamique, et pour le chapiteau extérieur, deux quadrupèdes, peut-être des chiens, jouant ou se battant. Sur le plan stylistique, on remarque d'ailleurs la différence de traitement des lions du portail par rapport à ceux présents sur le chapiteau du premier arc doubleau de l'église, côté sud. Ici, les animaux sont traités en haut-relief et le sculpteur a accordé une large place au mouvement et au volume. D'ailleurs, la manière de représenter la gueule, la crinière et la queue de l'animal évoque la volonté de se rapprocher de la réalité (fig. 37).

Trois des quatre autres chapiteaux rappellent également certains des thèmes traités dans l'église, en dépit d'un état médiocre de la pierre ne facilitant pas l'analyse iconographique et stylistique. Le chapiteau médian de l'ébrasement de gauche montre une truie allaitant ses petits sous le regard d'un berger placé derrière elle (fig. 38). On retrouve ici la volonté d'illustrer la vie quotidienne médiévale et en particulier des scènes d'élevage, activité que pratiquent les différentes communautés hospitalières et militaires, dont les Hospitaliers de Saint-Jean⁶⁹. Ce thème est aussi présent, mais de façon déclinée, dans la sculpture gothique gasconne du XIV^e siècle. Dans la collégiale de La Romieu, près de Condom, construite dans le premier quart du XIV^e siècle, un des chapiteaux de l'église montre un personnage encapuchonné menant des porcs à la glandée⁷⁰. Dans l'église paroissiale de Marciac, construite elle aussi au XIV^e siècle, une frise de chapiteaux de la nef illustre le même thème, mais avec de fortes réminiscences romanes⁷¹ (fig. 39).

Les chapiteaux intérieurs des ébrasements de gauche et de droite font peut-être partie d'un petit cycle historié sur saint Martin, auquel est dédiée l'église de Poucharramet. Le chapiteau de gauche montre deux cavaliers affrontés. Celui de gauche, tête nue, porte un vêtement long, s'apparentant à un b্লাuid, cette tunique portée au Moyen Age indifféremment

⁶⁷. Cf. Marcel Durliat, « La disparition du chapiteau historié au XIII^e siècle », dans *Le décor des églises en France méridionale (XIII^e - mi XV^e siècle)*, Cahiers de Fanjeaux, t. 28, Toulouse, 1993, pp. 201-213.

⁶⁸. Cf. M. Pradalier-Schlumberger, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique ...*, op. cit., pp. 11-17.

⁶⁹A. Costes a évoqué le thème de « la truie des juifs » que l'on pourrait reconnaître sur le portail de Poucharramet. Cf. « La truie des juifs », dans *Archéo en Savès*, n° 12, octobre 1997, p. 65.

⁷⁰. Cf. C. Balagna, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, op. cit., t. I, p. 190.

⁷¹. *Idem*, pp. 278-280.

par les hommes et par les femmes. De la main gauche, il lève son épée et s'apprête à frapper son adversaire qui, dans une posture similaire, va parer le coup avec son écu triangulaire qu'il porte au bras gauche (fig. 40).

Si ce type de scène guerrière se multiplie dans la sculpture méridionale du XII^e siècle, en particulier à Sainte-Foy de Conques parmi les œuvres réalisées par l'atelier du maître de l'abbé Bégon⁷², pour évoquer les conflits stériles menés par les hommes, plus préoccupés de se battre plutôt que de suivre les préceptes de Dieu, il pourrait également s'agir d'une scène issue de l'hagiographie de saint Martin, telle qu'elle est racontée par Jacques de Voragine⁷³, puisque saint Martin est d'abord un soldat romain, enrôlé de force dans l'armée en tant que fils de vétérans. On aurait donc voulu ici suggérer un contexte militaire. De l'autre côté, dans un parfait équilibre, le sculpteur a représenté le moment où saint Martin, « passant à la porte d'Amiens, partagea en deux le manteau qu'il avait sur lui, en donna une moitié au pauvre, et se recouvrit de l'autre moitié qu'il lui restait⁷⁴ ». En effet, sous un cadre trilobé qui représente parfaitement ici le contexte architectural de la scène, on aperçoit à droite saint Martin juché sur un cheval et découpant son manteau en deux, donnant l'un des morceaux à un personnage disposé à l'angle, sous les yeux d'un témoin placé à gauche et servant surtout à l'équilibre de la composition (fig. 41).

D'un point de vue stylistique, l'état de conservation des œuvres ne permet pas d'en faire une étude pertinente. On constatera simplement que nous sommes dans un art pleinement gothique : composition dynamique de la scène, chevaux aux formes galbées, visage expressif de saint Martin traité en haut relief, encadrée par une coiffure à la « mode saint Louis », corps du saint mis en valeur par un vêtement aux plis parallèles, On peut légitimement penser que nous avons affaire à des sculpteurs différents de ceux ayant œuvré à l'intérieur.

La réalisation de ce portail témoigne de la difficulté pour les sculpteurs à abandonner les canons artistiques antérieurs. Si la brique a tendance à prendre le pas sur la pierre de taille, bien que celle-ci soit utilisée pour les chapiteaux et que le marbre témoigne d'un certain goût pour l'élégance et le raffinement, et si les voussures abandonnent le plein cintre pour un profil brisé, force est de constater que l'influence romane est bien présente, en particulier dans le recours à des compositions historiées voisinant avec des feuillages naturalistes. Cela s'explique par le contexte artistique local et la forte prédominance de la sculpture romane languedocienne, surtout toulousaine, qui vit à la fin du XIII^e siècle ses derniers moments. L'église templière de Montsaunès en est un parfait exemple. On peut penser que les sculpteurs du portail de Poucharramet s'en sont inspirés, tout en y incluant des éléments au naturel qui, au même moment, apparaissent petit à petit dans l'architecture religieuse méridionale. C'est pourquoi on peut proposer pour ce portail une date correspondant au dernier tiers du siècle tout en considérant que le portail de Poucharramet symbolise parfaitement le passage entre sculpture romane et sculpture gothique.

⁷². Cf. Marcel Durliat, *La sculpture romane de la route de Saint-Jacques. De Conques à Compostelle*, Mont-de-Marsan, 1990, pp. 417-444.

⁷³. Cf. Jacques de Voragine, *La Légende Dorée*, éd. Garnier-Flammarion, Paris, 1967, t. II, pp. 336-346.

⁷⁴. *Idem*, p. 336.

VI. Conclusion :

On a pu le constater dans cette étude, l'église de Poucharramet s'inscrit parfaitement dans ce XIII^e siècle si riche en édifices religieux dignes d'intérêt. En effet, elle permet de mieux comprendre la manière dont s'est effectué le passage entre l'art roman et l'art gothique dans les domaines de l'architecture et de la sculpture. A ce titre, trois facteurs doivent absolument être pris en compte : l'implantation géographique, la période chronologique et la nature du commanditaire.

Située aux confins du Toulousain et de la Gascogne centrale, l'église de Poucharramet s'est retrouvée sous l'influence de ces deux entités géographiques, moteurs de l'architecture religieuse. Dans la région toulousaine, le substrat roman est particulièrement vivace. Les chantiers de l'abbatiale Saint-Sernin et de la cathédrale Saint-Etienne de Toulouse ont durablement laissé leur empreinte dans le paysage monumental. Cela explique leur influence sur un grand nombre d'édifices construits dans et autour de Toulouse, au moment où l'art gothique fait son apparition. En Gascogne, s'il n'existe pas de chantier phare comme à Toulouse, le nombre important de chapitres séculiers, les multiples communautés monastiques, la quantité importante de chantiers de construction plus modestes favorisent une véritable émulation artistique, à l'origine d'échanges fructueux.

D'un point de vue chronologique, la construction de l'église bénéficie également du contexte ambiant. La première moitié du XIII^e siècle est une période extrêmement riche : on achève la construction de Saint-Sernin, avec l'introduction progressive d'éléments nouveaux, comme l'arc brisé, on décide de reconstruire la cathédrale Saint-Etienne suivant un parti totalement novateur qui va connaître un succès continu, les ordres mendiants commencent à s'installer à Toulouse et dans les villes méridionales, transformant petit à petit le paysage urbain. C'est aussi l'époque de la mainmise du roi de France sur les terres du Midi et de la disparition de la famille comtale de Toulouse. Ces bouleversements politiques expliquent d'ailleurs en partie les transformations artistiques et la diffusion du style gothique, bien que les formes romanes, qui ont offert de si belles œuvres aux terres du Midi, connaissent encore un certain prestige, surtout auprès des sculpteurs.

Enfin, le parti de l'église de Poucharramet ne pourrait s'expliquer sans la connaissance de ceux qui l'on fait jaillir du sol. Les communautés hospitalières et militaires qui s'installent dans tout le Sud-Ouest de la France vont favoriser le passage à une nouvelle architecture. De la région ligérienne jusqu'aux Pyrénées, les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, les Templiers ou les Antonins installent des commanderies un peu partout et apportent leur aide et leur soutien aux populations locales et aux pèlerins de passage. Les églises de ces ordres obéissent toutes aux mêmes principes : un édifice de dimensions modestes, rectangulaire, un sanctuaire le plus souvent à fond plat, un éclairage parcimonieux bien que le chœur bénéficie du percement d'un triplet, une décoration sobre, un revêtement de pierre ou de brique. Ce dernier élément est le plus important. En effet, en ayant recours au revêtement en dur, ces communautés vont abandonner la charpente, utiliser conjointement voûtes en berceau brisé et contreforts, puis voûtes d'ogives et épaulement extérieur adéquat. A cela s'ajoute une totale relecture de l'élévation intérieure et de la place de la sculpture.

Ces trois facteurs résument à eux seuls la place qu'occupe l'église de Poucharramet dans l'architecture religieuse du Midi. Construite au XIII^e siècle, elle synthétise tous les

aspects de la commande religieuse. Son plan s'explique par la persistance de traditions romanes, la proximité d'un chantier d'exception, les habitudes de construction des ordres hospitaliers et militaires. Elle intègre de façon originale le couverture sur croisées d'ogives, en essayant d'unifier des voûtes complexes avec un système de supports adéquats, dont on peut voir qu'il a fait l'objet de recherches et de tâtonnements au sein même de l'édifice. Quant à son décor sculpté, il témoigne des derniers enseignements de la sculpture romane, mais aussi de l'apparition des formes gothiques, dans les domaines de la sculpture d'accompagnement et de la sculpture monumentale.

Enfin, on peut noter que l'église de Poucharramet n'est pas un « unicum », mais s'intègre parfaitement au paysage monumental du Midi. Elle offre un grand nombre de similitudes avec la Gascogne centrale. Dans les quelques édifices étudiés ou cités⁷⁵, on assiste à l'éclosion d'un véritable style, dans lequel sont associées l'architecture et la sculpture monumentale. Ce style, dont nous avons pu apprécier les prémices et l'éclosion dans les églises de L'Hôpital-Sainte-Christie et de Lau, s'est développé dans ces églises gersoises, et également à Poucharramet. Elles présentent entre elles de nombreux traits communs, malgré une situation géographique éclatée, quoique toujours plus ou moins en rapport avec les chemins de pèlerinage. L'apparition d'une architecture nouvelle, les solutions apportées dans le couverture par la voûte d'ogives, la présence d'une sculpture en pleine transformation et dont on peut suivre l'évolution dans l'une de ces églises⁷⁶, tous ces éléments caractérisent ce groupe d'édifices, particulièrement important pour la compréhension de la diffusion des techniques gothiques dans cette partie centrale de la Gascogne.

De même, les recherches de plusieurs auteurs pour le Sud-Ouest et l'Ouest de la France démontrent la présence d'un mode opératoire quasiment similaire⁷⁷. Pour la région bordelaise, dont on a vu plus haut qu'elle entretenait des rapports étroits avec la Gascogne, on remarque de nombreuses similitudes en ce qui concerne la construction de ces édifices gothiques⁷⁸. Il ressort surtout de ces études que la région bordelaise a toujours un temps d'avance sur la pénétration, l'implantation et la diffusion des diverses composantes de l'architecture gothique par rapport à la Gascogne centrale. Tout cela semble démontrer que le style gothique se diffuse dans le Midi en partie par l'Ouest de la France, depuis le royaume capétien jusqu'à la

⁷⁵. Je veux parler ici des églises paroissiales de Saint-Christaud, de Saint-Antoine-Pont-d'Arratz, de Saint-Orens-Pouy-Petit, édifices d'un intérêt majeur pour la connaissance de l'architecture gothique en Gascogne centrale. Ces constructions sont relayées au début du siècle suivant par d'autres chantiers moins importants, mais qui permettent néanmoins de quantifier leur influence. Ce sont, par exemple, les églises de Sainte-Dode, de l'Isle-de-Noé, de Pavie, de Saint-Orens, de Ligardes, Cf. C. Balagna, *L'architecture gothique religieuse...*, *op. cit.*, t. I, pp. 123-175.

⁷⁶. Il s'agit de l'église de Saint-Christaud, cf. C. Balagna, *L'architecture gothique religieuse...*, *op. cit.*, t. I, pp. 130-132.

⁷⁷. Cf. P. Héliot, « Origine et extension du chevet plat dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine », dans *Cahiers techniques de l'art*, vol. 3, fasc. 2, 1955, pp. 23-49 ; J. Gardelles, « La première architecture gothique dans la Gascogne des Plantagenêt », dans *Cahiers de Civilisation Médiévale*, t. XXIX, n° 1-2, 1986, pp. 75-82 ; Y. Blomme, *L'architecture gothique en Aunis et en Saintonge*, Saint-Jean-d'Angély, 1987 ; J. Gardelles, « Le « retard bordelais » au XIII^e siècle : faux problème et vrais problèmes », dans *Cadres de vie et société dans le Midi médiéval, Hommage à Charles Higounet, Annales du Midi*, t. 102, n° 189-190, janvier-juin 1990, pp. 249-256 ; « Chevets plats et voûtements d'ogives en Bordelais au début de l'âge gothique (fin XII^e-XIII^e siècle) », dans *De la création à la restauration, Travaux d'histoire de l'art offerts à Marcel Durliat*, Toulouse, 1992, pp. 371-378.

⁷⁸. Cf. en particulier, J. Gardelles, « Le « retard bordelais » au XIII^e siècle : faux problème et vrais problèmes », dans *Cadres de vie et société dans le Midi médiéval, Hommage à Charles Higounet, Annales du Midi*, t. 102, n° 189-190, janvier-juin 1990, pp. 249-256 ; « Chevets plats et voûtements d'ogives en Bordelais au début de l'âge gothique (fin XII^e-XIII^e siècle) », dans *De la création à la restauration, op. cit.*, pp. 371-378.

province. Nous verrons que ces considérations semblent se vérifier pour d'autres édifices et pour d'autres moments. Cela témoigne en tous cas de la dualité de l'architecture gothique non seulement en Gascogne centrale mais aussi dans une grande partie du Midi : la volonté de conserver les modèles locaux tout en démontrant une grande capacité d'adaptation aux influences extérieures. L'église des hospitaliers de Poucharramet en est une parfaite illustration.

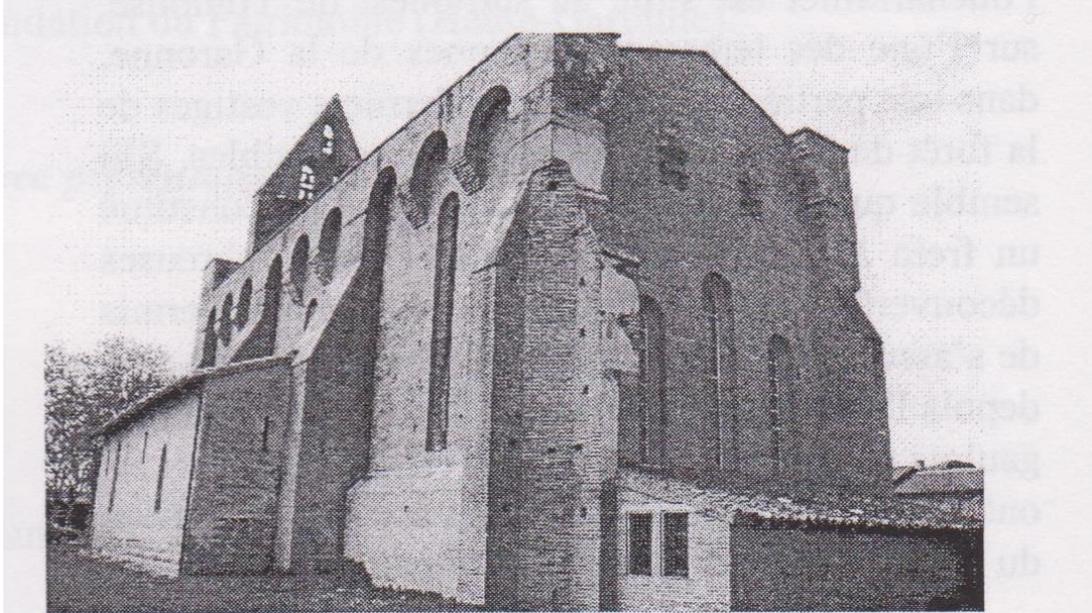


Fig. 1 : Poucharramet, église paroissiale, vue depuis le sud-est.



Fig. 2 : Cravencères, église de l'Hôpital-Sainte-Christie, vue depuis le sud-ouest.

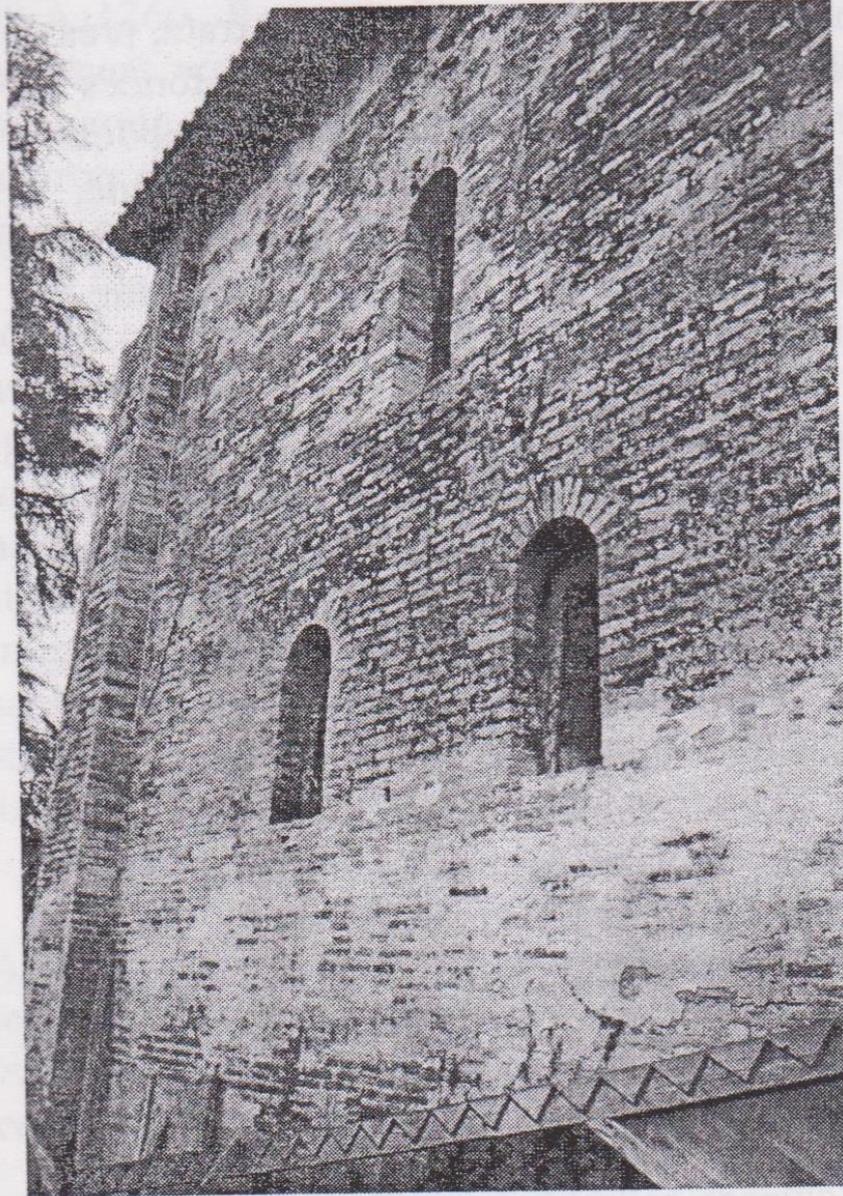


Fig. 3 : Cravencères, église de l'Hôpital-Sainte-Christie, le chevet,

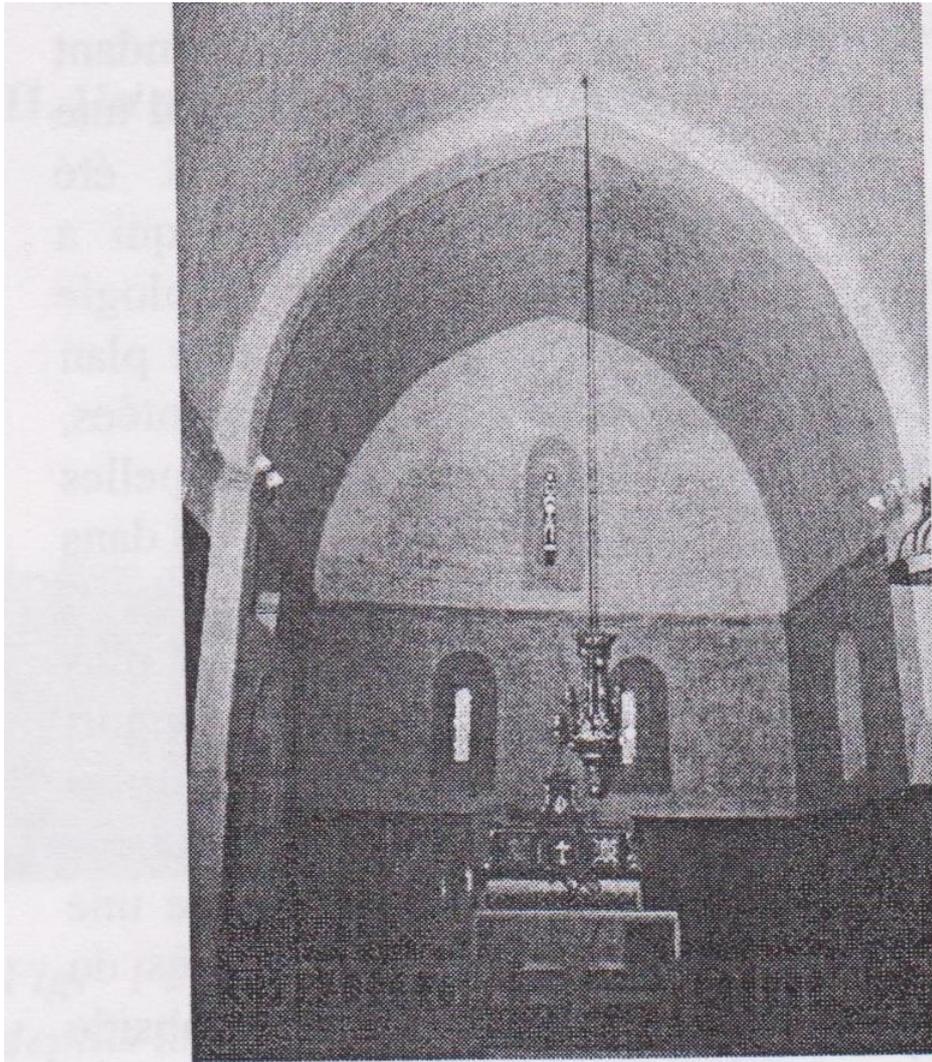


Fig. 4 : Cravencères, église de l'Hôpital-Sainte-Christie, vue intérieure vers l'est.



Fig. 5 : Laujuzan, église de Lau, vue intérieure vers le nord-ouest.

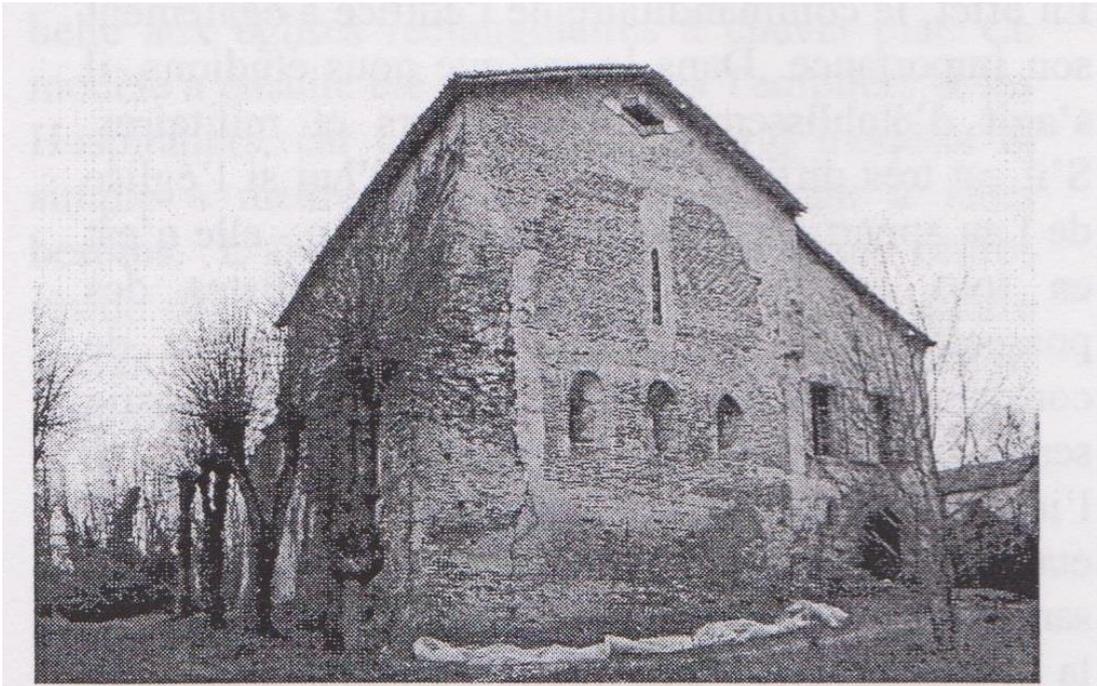


Fig. 6 : Laujuzan, église de Lau, le chevet.

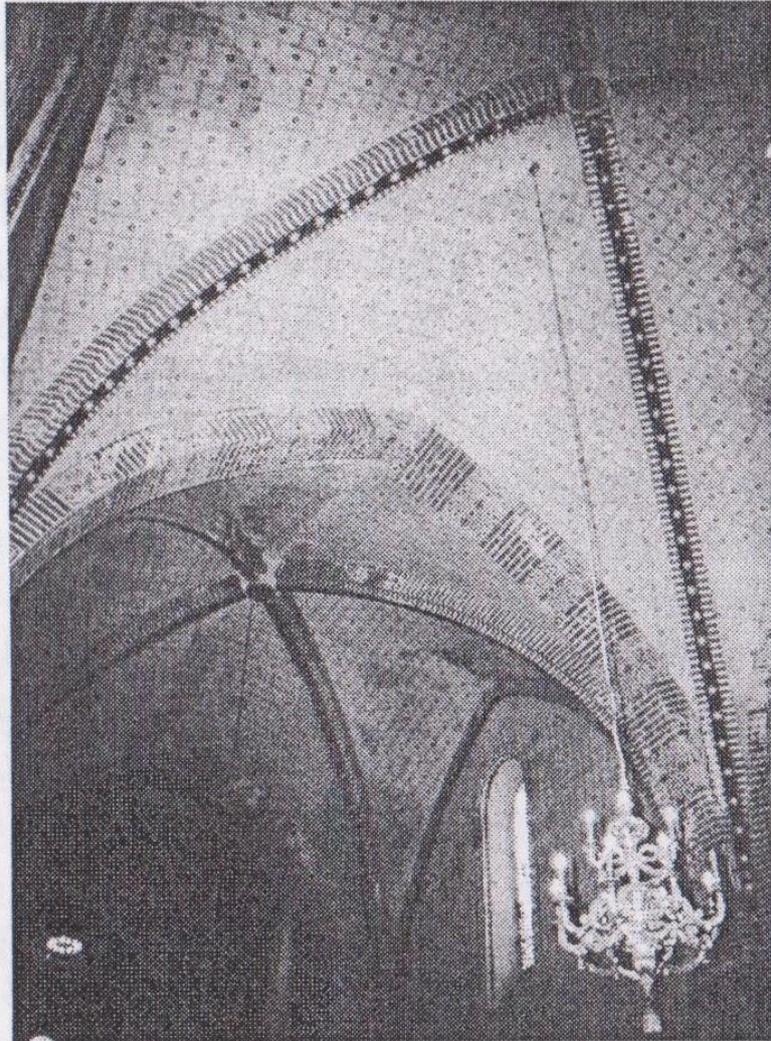


Fig. 7 : Poucharramet, église paroissiale, vue intérieure vers l'est.

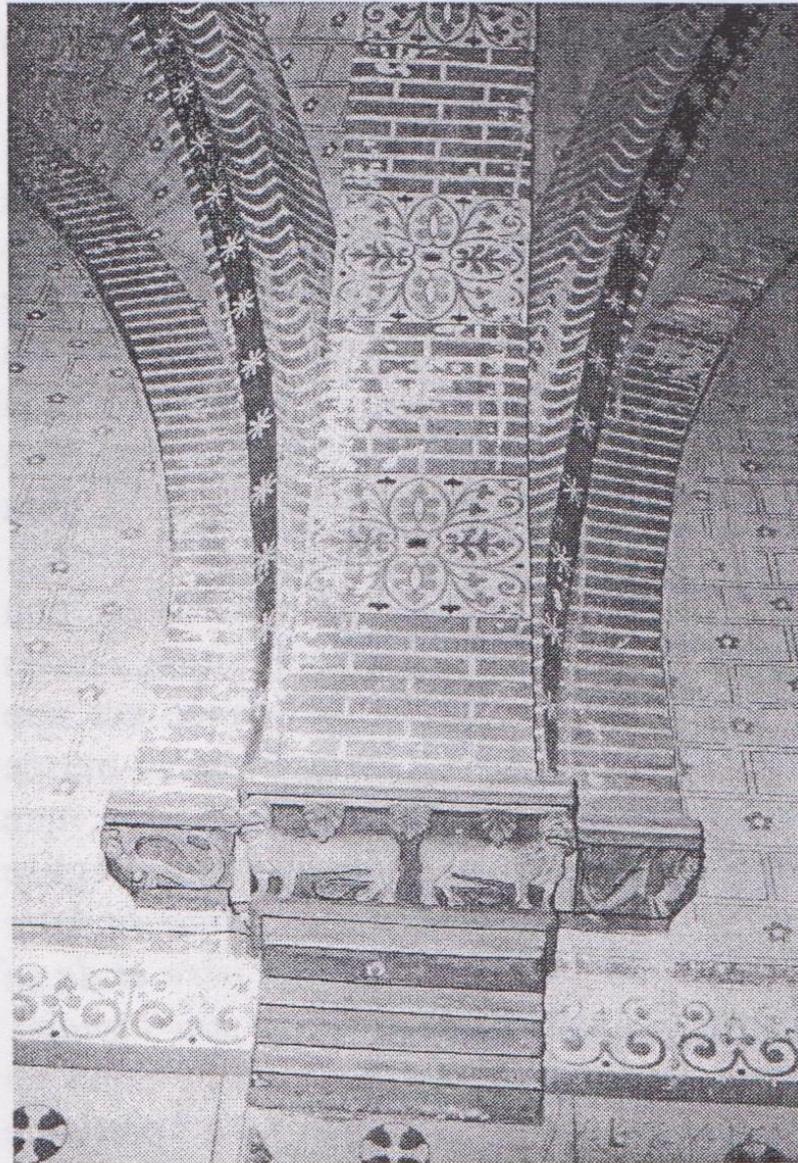


Fig. 8 : Poucharramet, église paroissiale, première travée, côté sud, détail de l'élévation.

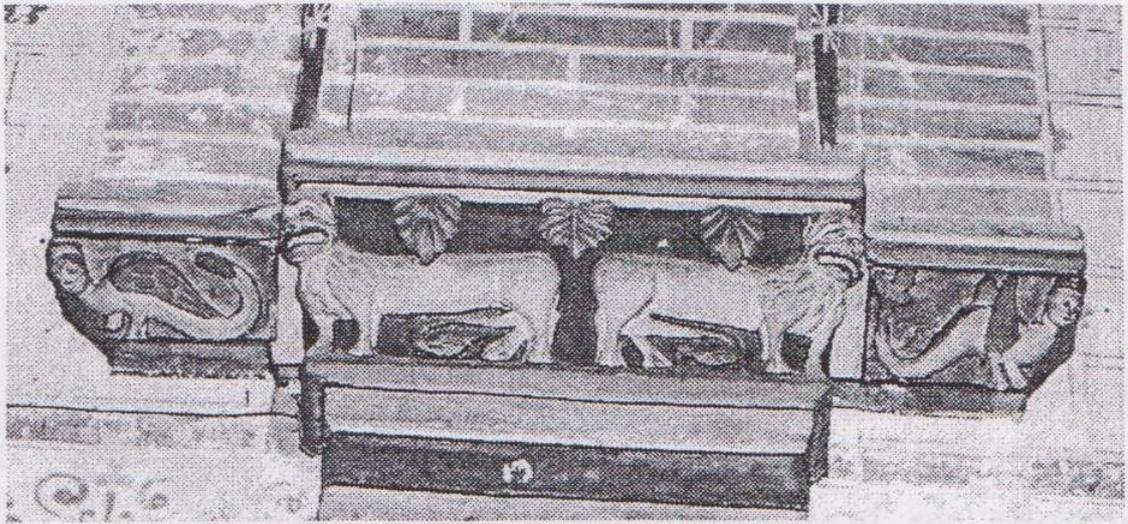


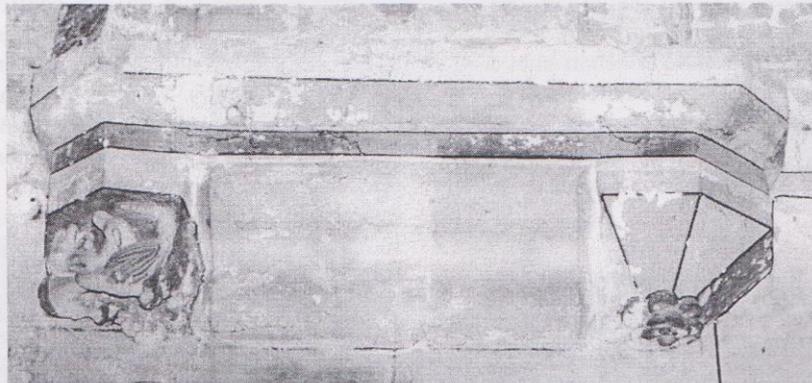
Fig. 9 : Poucharramet, église paroissiale, première travée, côté sud, détail des retombées.



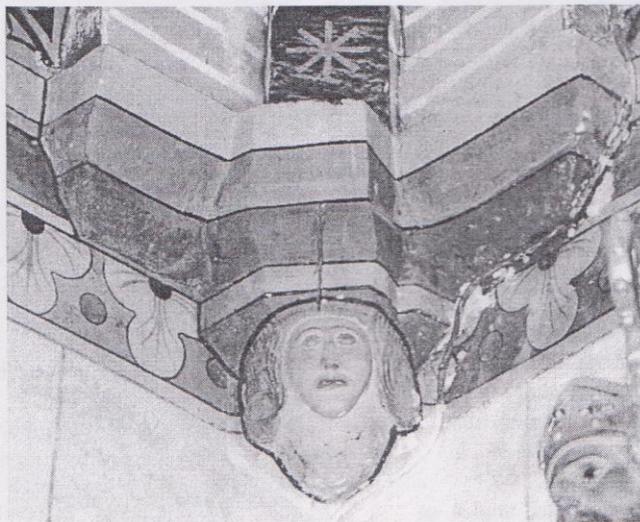
10



12



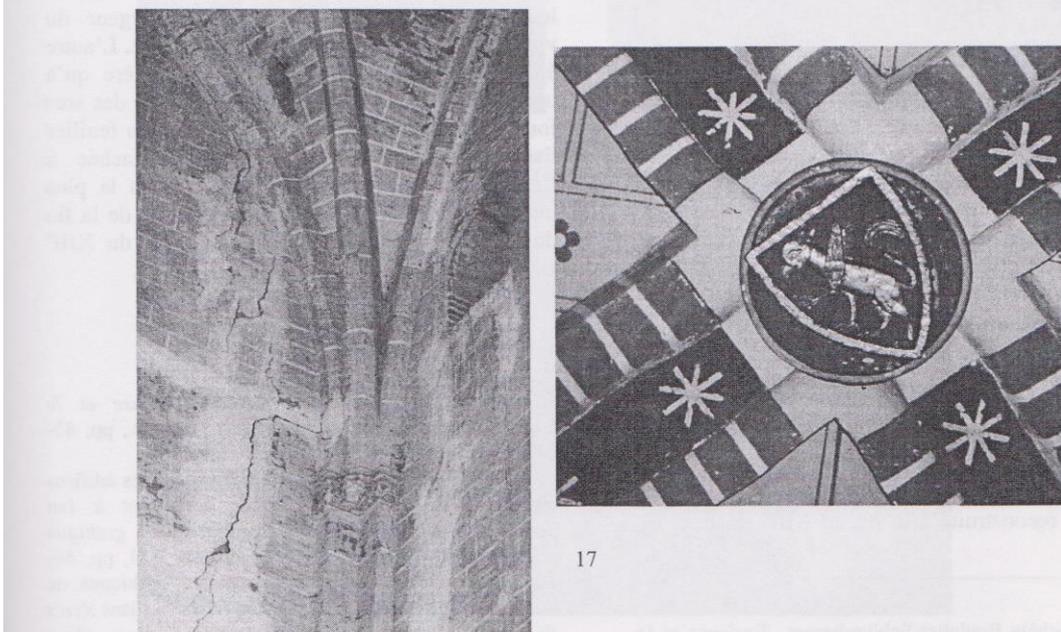
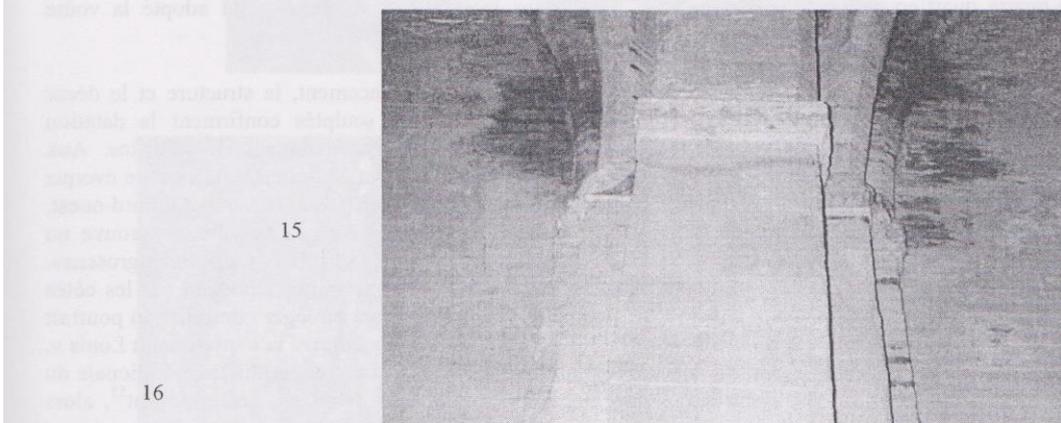
11



13

Poucharramet, église paroissiale.

Fig. 10 : première travée, côté sud, détail des retombées ; Fig. 11 : deuxième travée, côté sud, détail des retombées ; Fig. 12 : première travée, console sud-ouest ; Fig. 13 : troisième travée, console nord-est.



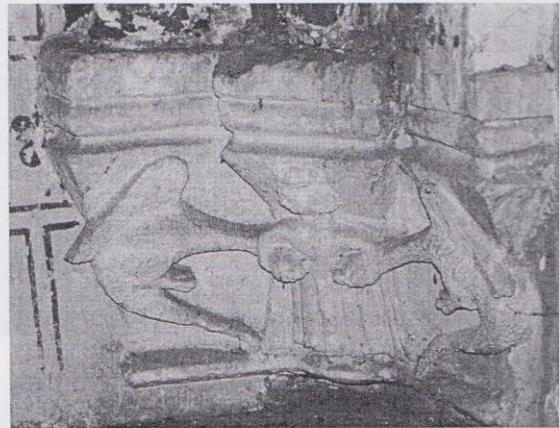
*Saint-Christaud, église paroissiale : Fig. 14 : vue extérieure depuis le nord-est ;
 Fig. 15 : détail de l'élévation ; Fig. 16 : détail de l'élévation, angle sud-ouest.
 Fig. 17 : Poucharramet, église paroissiale, première travée, la clef de voûte.*

18



20

19



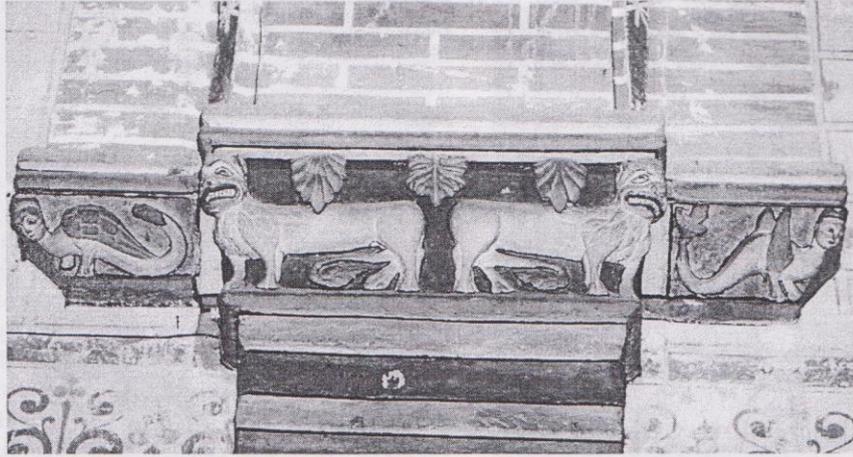
21



Poucharramet, église paroissiale

Fig. 18 : deuxième travée, la clef de voûte ; Fig. 19 : troisième travée, la clef de voûte ;

Fig. 20 : première travée, console nord-ouest ; Fig. 21 : première travée, console sud-ouest.



23

22

24



25



Poucharramet, église paroissiale

Fig. 22 : première travée, côté sud, le décor sculpté ; Fig. 24 : première travée, côté sud, angle du chapiteau ; Fig. 25 : première travée, côté sud, console de gauche.

Fig. 23 : Saint-Saver-sur-l'Adour, ancienne abbatale, un chapiteau du chœur.

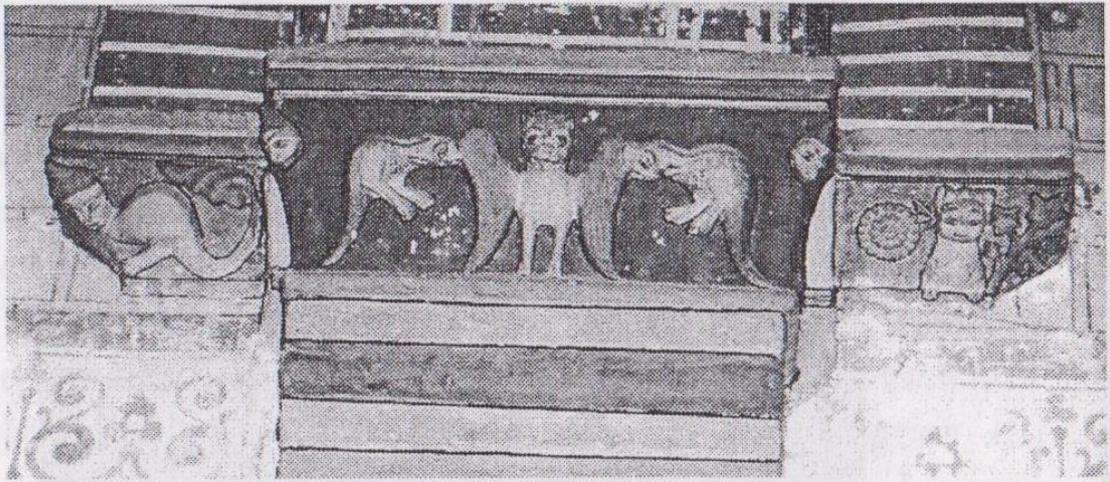


Fig. 26 : Poucharramet, église paroissiale, première travée, côté nord, le décor sculpté.



27



28



30



29

Poucharramet, église paroissiale

Fig. 27 : deuxième travée, côté nord, console de gauche ; Fig. 28 : deuxième travée, côté nord, console de droite ; Fig. 29 : troisième travée, console sud-est ; Fig. 30 : troisième travée, console nord-est.



Fig. 31 : Poucharramet, église paroissiale, le portail ouest.

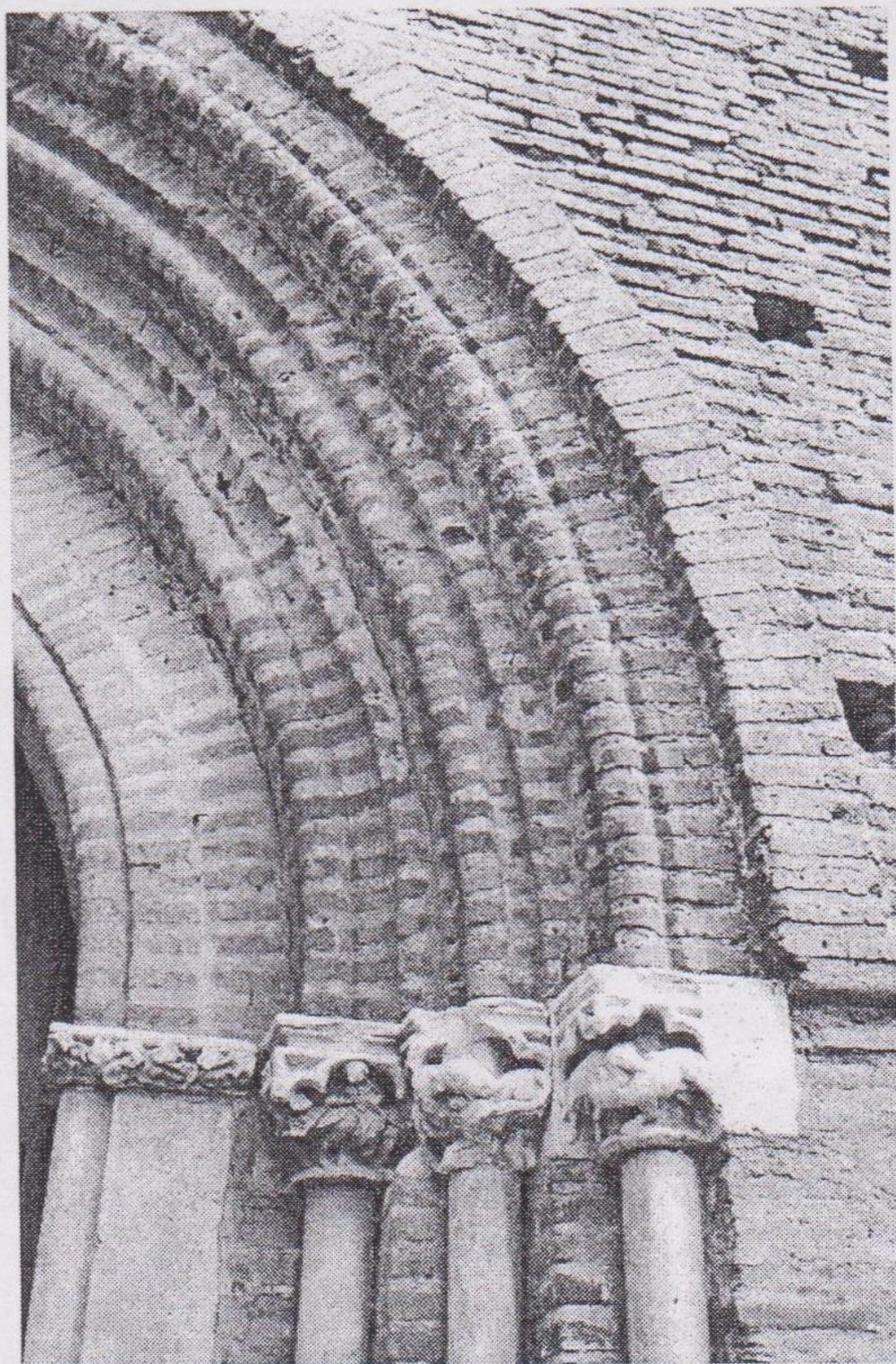


Fig. 32 : Poucharramet, église paroissiale, le portail ouest, détail.

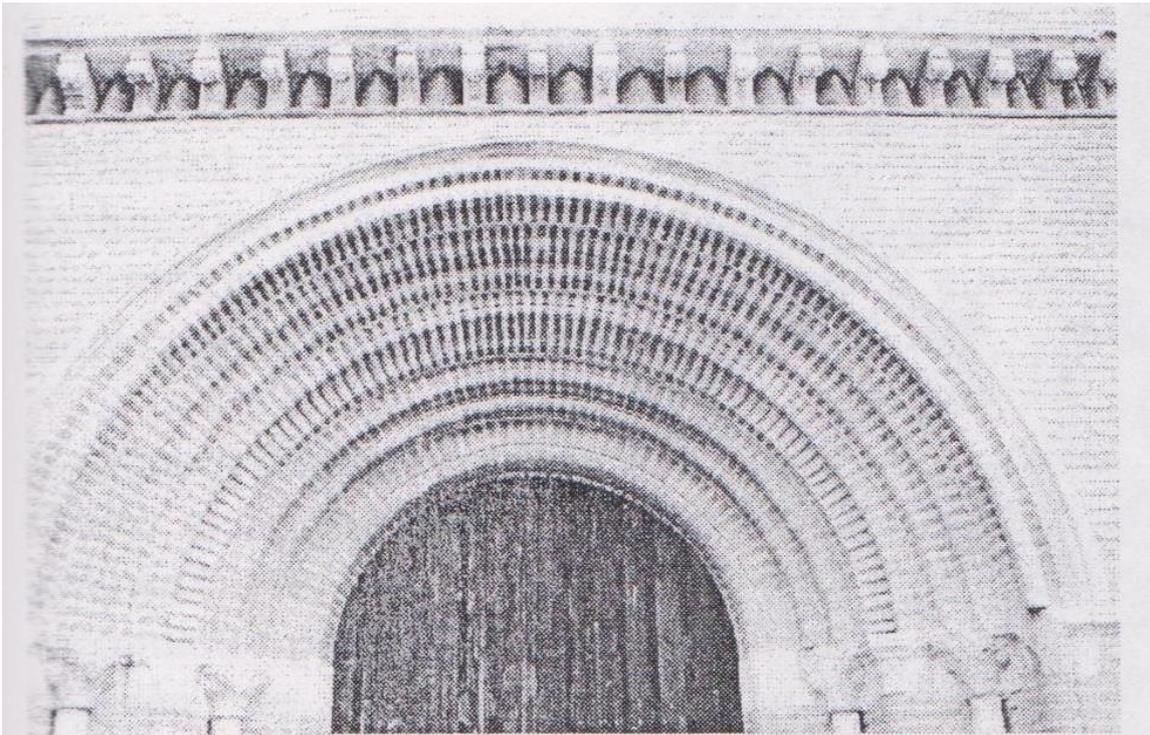


Fig. 33 : Toulouse, église des Jacobins, le portail ouest.

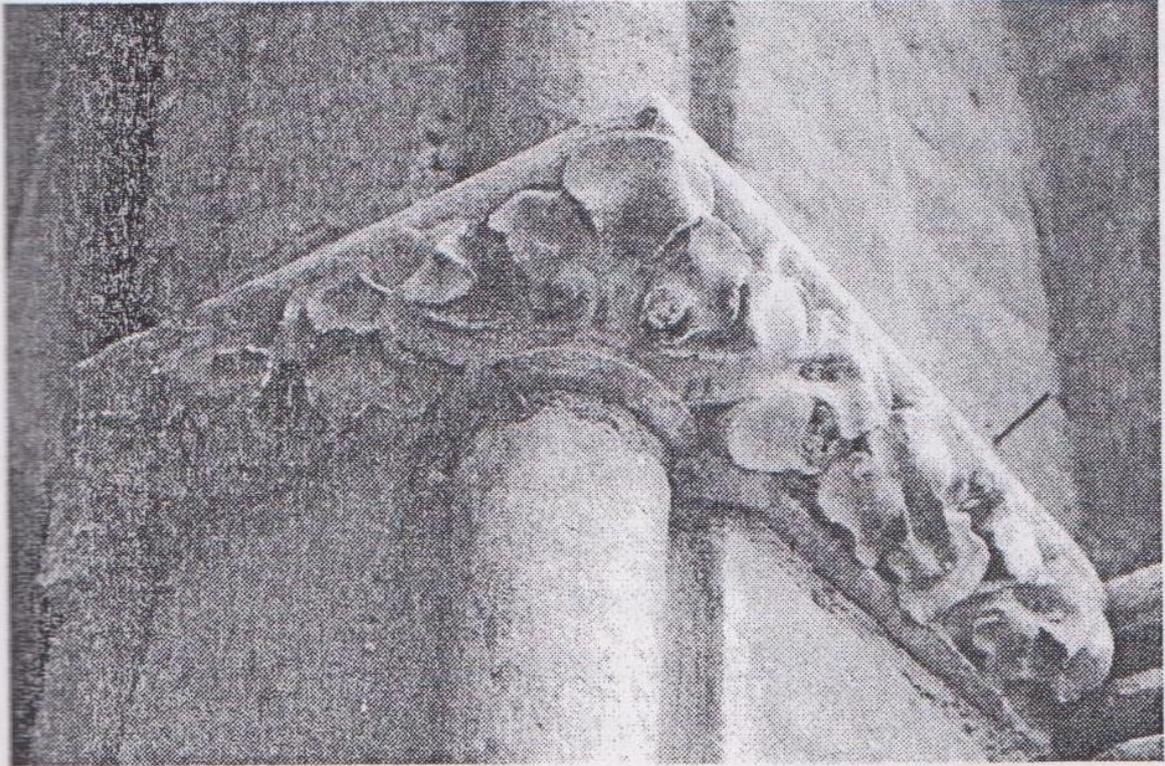


Fig. 34 : Poucharramet, église paroissiale, le portail ouest, détail.



Fig. 35 : Poucharramet, église paroissiale, portail ouest, les chapiteaux de droite.



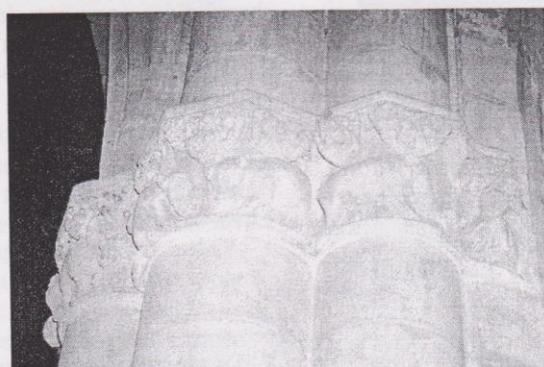
36



37



38



39

*Fig. 36 : Montsaunès, église paroissiale, portail nord, détail .
Poucharramet, église paroissiale. Fig. 37 : portail ouest, chapiteau médian de droite ;
Fig. 38 : portail ouest, les chapiteaux de gauche.
Fig. 39 : Marciac, église paroissiale, un chapiteau-frise de la nef.*

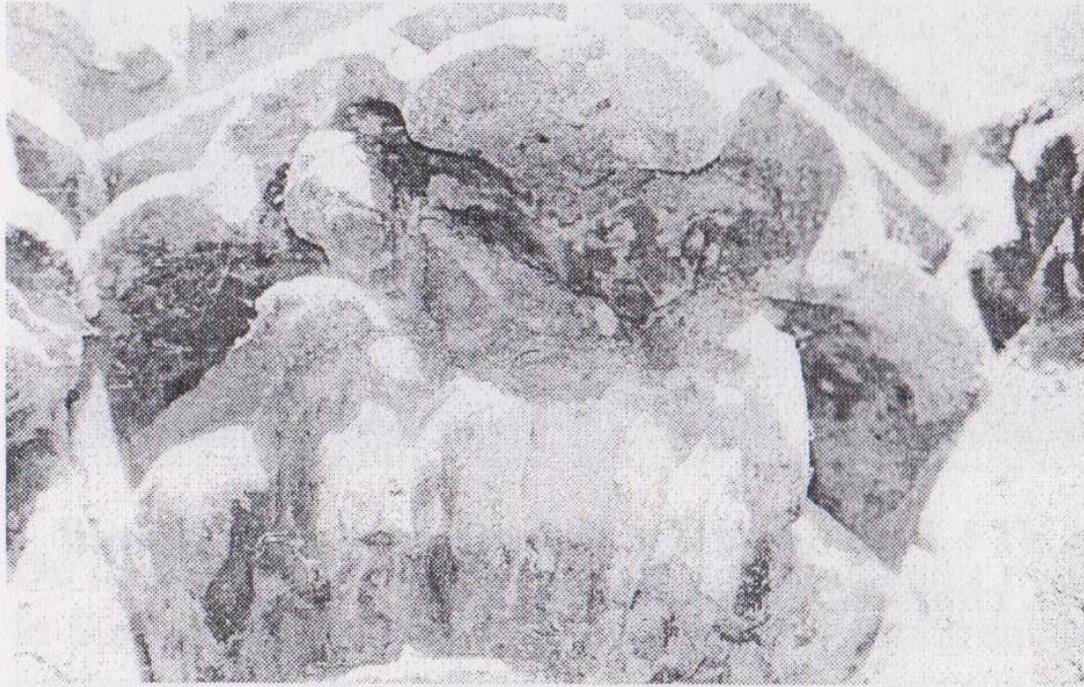


Fig. 40 : Poucharramet, église paroissiale, portail ouest, chapiteau intérieur de gauche.

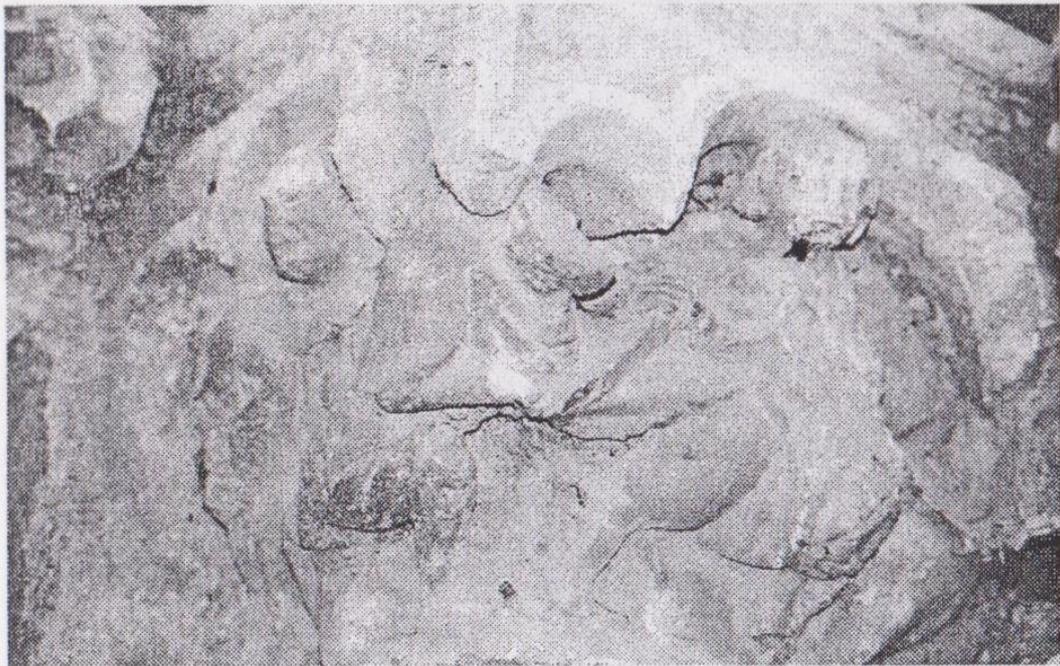
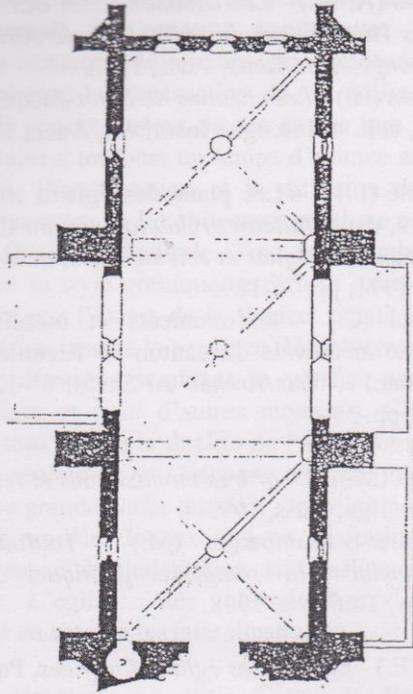
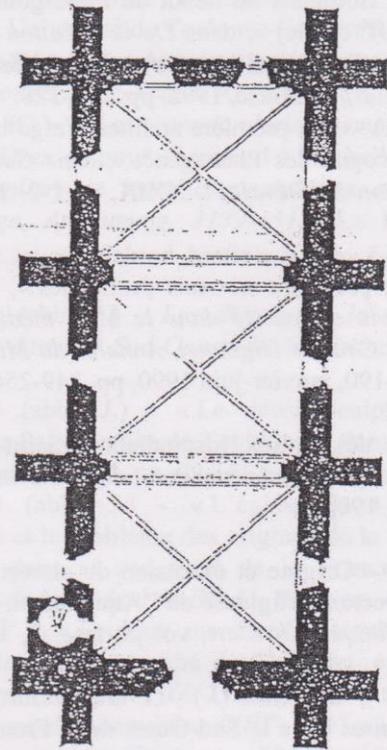


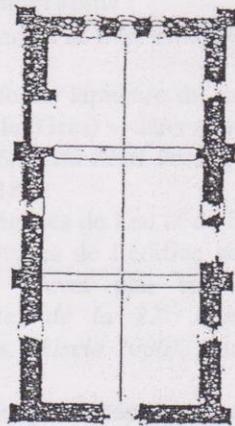
Fig. 41 : Poucharramet, église paroissiale, portail ouest, chapiteau intérieur de droite.



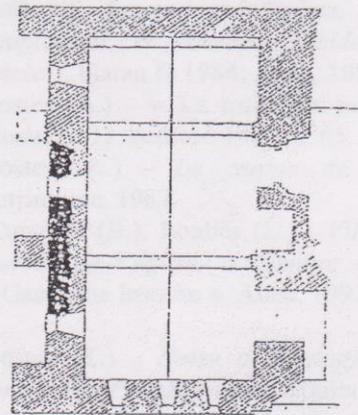
1



4



2



3

Plans d'églises d'après P. Mesplé

Plan I : Poucharramet, église paroissiale, plan au sol.

Plan II : Cravencères, église de l'Hôpital-Sainte-Christie, plan au sol.

Plan III : Laujuzan, église de Lau, plan au sol.

Plan IV : Saint-Christaud, église paroissiale, plan au sol.